

NOTRE PETITE MAISON DANS LA PRAIRIE

(Partie 1 - Mon Enfance)

Auteur:

Jose Miguel RODRIGUEZ CALVO

Récit Autobiographique

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction.

Ce récit que je vous livre sans le moindre ordre chronologique, est le fruit de mes pensées, telles qu'elles se présentaient à mon esprit au fil du temps.

Pourtant ce fut une terrible et bien douloureuse épreuve qui me poussa à essayer de rassembler ces quelques pages sur mon enfance, sans que je ne sache ni pourquoi ni comment. Je savais seulement que je devais le faire.

Oui ! C'est pour toi !

NOTRE PETITE MAISON DANS LA PRAIRIE

(Partie 1 - Mon Enfance)

José Miguel RODRIGUEZ CALVO

Récit autobiographique



A

nos petits Anges
nuestros Angelitos





"Nuestra Casita"

MON ENFANCE



Octobre mille-neuf-cent-cinquante-et-un, le vingt-neuf à vingt heures exactement, ma mère m'a mis au monde, aidée par ma grand-mère Ramona et la « *Comadrona* » (Sage-femme), de la région.

Dans une maisonnette de trois petites pièces perdue au beau milieu d'une immense prairie, de centaines d'hectares dans « *la Finca* » de los Tabernero.

Un de ces domaines que l'on ne trouve, que dans la région de l'ancien Royaume de Castille ou dans les vastes plaines Andalouses et dont quelques-uns persistent encore de nos jours.

« *La finca* » (grosse propriété) de Los Tabernero est située sur la partie sud-ouest du plateau Castillan, dans la province de Salamanca, sur la commune de San Pedro de Rozados, lieu-dit « *Carrascal del Asno* ».

Parsemée de « *encinas* » chênes verts, « *alcornoques* », chênes liège, châtaigniers et d'épais et touffus buissons, qui complètent cette vaste prairie toute entière revêtue d'un épais tapis d'herbes sauvages.

Dans ce décor, nous côtoyions des « *toros de lidia* », (taureaux de combat), des chevaux Andaloux, et des porcs Ibériques de « *pâta negra* » (porcs nourris aux glands de chênes verts).

Tous élevés en plein air, à l'état semi-sauvage.

Tout le versant nord de la colline, était entièrement, dédié, à l'élevage de l'ensemble de ces animaux.

Et au beau milieu de tout cela une petite maison blanche, qui nous abritait tant bien que mal, car nous n'avions ni eau courante ni électricité, ni salle de bain ni sanitaires et bien sûr encore moins frigidaire, téléphone, ou la moindre commodité moderne.

Seule une grande cheminée en granite, qui trônait dans la pièce centrale, faisant objet de cuisine et salle à manger et qui permettait, de chauffer l'ensemble du logis, car le bois de chêne vert, très dur disponible à volonté ne manquait jamais.

Une table en chêne avec quatre chaises, un petit buffet usagé ou notre mère rangeait les quelques pièces de vaisselle ébréchées et dépareillées et un lit dans chaque chambre, avec son sommier métallique et d'anciens matelas en laine de mouton, complétaient notre simple, rudimentaire et bien modeste mobilier. Et comme dans chaque chambre Espagnole à cette époque, un Crucifix qui trônait au-dessus de chaque lit.

Pour l'éclairage, un petit « *candil* » (lampe à huile d'olive), donnait le soir une petite lueur tremblante dans l'obscurité de la pièce, qui projetait des ombres sur les murs blanchis à la chaux des que quelqu'un bougeait, se levait, ou tout simplement se déplaçait.

Mais c'est le feu de la cheminée qui nous apportait l'éclairage suffisant lorsque nous passions à table pour le dîner.

Et bien sûr pas de radio, encore moins de télévision, celle-ci n'existait pas encore dans les Provinces.

Alors quand nous n'avions pas encore sommeil et que le temps était au beau, nous sortions nous asseoir sur les cinq ou six marches du porche, pour contempler le ciel, la lune et les étoiles filantes.

Pour nous laver la tête ou les mains, c'était la « *plalangana* », (sorte de bassine en métal émaillé blanc) posée sur un trépied en fer forgé et qui servait aussi à notre père pour se raser chaque matin.

C'était d'ailleurs un des seuls, de la « *finca* », qui le faisait quotidiennement, si l'on excepte « *el tío de las gafas* » surnom que je donnais à la grande désapprobation de mon père, à Don Amador, Patron de « *la finca* », car il portait de grosses lunettes de couleur marron.

Car à cette époque, à la campagne, les hommes allaient au barbier une fois par semaine, le samedi en règle générale.

Chez nous, pour le bain, c'était « *el barreño* ». (Grande bassine en zinc), dans laquelle notre mère versait des blocs d'eau chauffée sur la crémaillère de la cheminée et qui lui servait aussi à d'autres moments à faire la lessive.

Pour l'eau, il fallait la chercher pas très loin, de notre maisonnette, à une petite source que notre père avait aménagée afin de permettre de remplir aisément « *los cantaros* », sorte de (grosses jarres en terre cuite).

C'était toujours notre mère qui s'acquittait de cette corvée et je l'accompagnais la plus part du temps,

car il fallait souvent écarter les « *toros* » du petit chemin, en les effrayant avec de grands gestes ou une simple baguette en bois ou encore avec quelques cris.

Chose curieuse, car malgré leurs comportements sauvages et d'une incroyable agressivité dans les arènes, ces imposants animaux, étaient étonnamment calmes et peu farouches, lorsqu'ils gambadaient en liberté dans leurs domaines.

A moins bien sûr, qu'ils ne se soient battus entre eux, ou aient été piqués par une quelconque guêpe ou autre insecte de ce genre.

Notre mère portait toujours deux « *cantaros* », un qu'elle tenait avec une main calé sur sa hanche gauche et un autre en équilibre sur la tête.

Je n'ai jamais su comment cette prouesse était possible, surtout en suivant le minuscule et tortueux chemin.

Derrière notre maisonnette, notre père avait aménagé un petit poulailler pour abriter la demi-douzaine de poules pondeuses, qui nous fournissaient les quelques œufs nécessaires à notre consommation hebdomadaire.

C'était une minuscule cabane en bois, avec à l'intérieur des branches disposées en escalier, sur lesquelles les poules comme tout bon oiseau qui se respecte, se perchaient pour dormir, dès que le soleil disparaissait à l'horizon.

J'ai toujours été étonné de cette façon de se poser pour la nuit, qui me semblait bien peu commode pour dormir.

Notre « *Casita* », était située sur une petite colline à environ deux kilomètres du reste de l'ensemble des bâtiments qui composaient le cœur de la « *finca* », plantés tous plus au sud, où se trouvaient outre la vaste mansion des « *Tabernéro* », bien d'autres bâtiments, granges et entrepôts de toute sorte ainsi que des demeures plus modestes, destinées aux employés permanents, sur le domaine.

Une quinzaine environs, mais aussi pour les saisonniers qui pouvaient dépasser la cinquantaine en été et qui venaient souvent en couple, pendant une quarantaine de jours, des provinces limitrophes et surtout du Portugal très proche pour la « *siega* », (moisson)



“Toros de Lidia”

LES LOUPS

Lorsque j'étais enfant, j'ai toujours entendu des histoires de loups.

Mon père aimait nous les raconter très souvent, à mes frères et à moi.

Mais pas des contes ni des récits inventés, de vrais aventures qui lui étaient arrivées, lorsqu'il était « *Pastor* » plus jeune, avant son mariage.

Comme dans tous les villages de la région, il y avait un pâtre qui était chargé de monter toutes les chèvres du village dans les hauts pâturages de « *las Quilamas* », pour les nourrir d'herbe fraîche et tendre, qui leurs donnaient un meilleur lait.

L'accès à ces hauts plateaux étaient extrêmement pénible pour les humains, mais un véritable jeu d'enfant pour les chèvres qui ont un sens inné et très développé de l'équilibre, leurs permettant de gravir des pitons les plus abrupts et atteindre les lieux les plus improbables et inaccessibles ou même les chiens de garde évitaient de s'y aventurer.

Le troupeau que menait mon père comptait environs deux mille têtes et il disposait comme seule aide, deux chiens rompus depuis longtemps à cet exercice, bien sûr. Mais toute la « *Sierra* » à l'état sauvage, était colonisée à cette époque, par de véritables hordes de loups.

Mon père partait le lundi et rentrait avec son troupeau le samedi, la plus part du temps, avec cinq à six chèvres en moins.

Car les loups ne se contentent pas de tuer les bêtes pour se nourrir, ils les égorgent le plus souvent par plaisir, ou par simple jeu.

Garder un tel troupeau dans ce type de montagne était très compliqué, car les chèvres, parfaitement à l'aise sur les flancs rocheux et abruptes se dispersent très facilement afin d'atteindre leurs mets préférés.

C'est la raison pour laquelle beaucoup d'entre elles se faisaient attraper par les loups, toujours à l'affût, même en plein jour.

La nuit c'était encore plus facile pour eux, car malgré les différents feux de bois que mon père allumait autour du troupeau et la présence toujours alerte des chiens, il était quasiment impossible de les protéger de ces insatiables chasseurs toujours prêts à passer à l'action.

Les loups s'attaquent très rarement à l'homme, sauf en cas de famine.

Lorsqu'on se trouve face à l'un d'entre eux, il faut toujours lui faire face, surtout ne pas lui montrer que l'on a peur et ne jamais se mettre à courir, car là les chances de t'en sortir vivant, sont presque nulles et bien évidemment, ce n'est pas à une seule bête que tu auras à faire, mais très vite, à toute une meute.

Mon père avait des tonnes d'histoires, qui lui étaient arrivées pendant tout le temps où il avait exercé ce pénible métier et quand il nous les racontait, nous avions des frissons dans le dos.

LA SIEGA



La « *siega* », (moisson) était avec la « *matanza* » (abattage des porcs) un des événements les plus importants de l'année.

Toute la collecte des blés et autres céréales se faisait entièrement à la main.

Le fauchage, partie la plus dure physiquement, était fait exclusivement par les hommes, des saisonniers engagés pour un mois et demi environ, qui était le temps nécessaire pour cette tâche, ainsi que le ramassage et le battage de toute « *la finca* ».

Mais le fauchage, était un travail extrêmement pénible car Il se faisait, exclusivement à la « Oz » (faucille), puis en règle générale c'était les femmes qui suivaient juste derrière, qui attachaient les bottes.

Elles étaient ensuite, chargées sur les « *carros* » tirés par des bœufs et portées jusqu'à l'aire de battage.

La batteuse, était la machine la plus évoluée de l'exploitation, elle servait à séparer le grain de la paille.

Exactement comme aujourd'hui, mais en statique, car elle ne fauchait pas, son rôle se limitait à battre les céréales. Elle était mue par un gros moteur diesel relié par une immense courroie de transmission, qui permettait d'ébranler la multitude de pièces la composant.

J'étais toujours impressionné par cette machine qui me semblait immense, vue depuis la taille d'un enfant de quatre ou cinq ans.

Tout cela, sous le soleil brulant de Castille au mois d'août.

C'était un travail physiquement éreintant pour les

hommes et femmes dont le seul moment de répit était la pause déjeuner.

C'était la Señora Virginia, qui préparait le repas et qui venait l'apporter sur place sur sa mule.

Celui-ci était pris à l'ombre d'une opportune « *encina* », et toujours suivi d'une petite sieste.

Les longues et fatigantes journées d'été dans les champs écrasés par le soleil, étaient interminables.

Malgré tout, les dimanches, jour de repos, après la messe et le déjeuner, c'était le temps de la détente pour tous.

Parties de « *calva* », jeux de cartes et même des danses folkloriques improvisées au milieu du « *corral* ».

J'ai encore dans mes souvenirs quelques brefs passages de « *Jotas Castellanas* » que tout le monde connaissait et dansait à tout va.

Pour la musique pas de problème, « *una pandereta* », (tambourin) et une bouteille d'anis vide, que l'on frottait avec un couvert.

Car les bouteilles d'anis Espagnoles ont une forme caractéristique, avec des reliefs très marqués qui produisent un son strident dès qu'on les frotte avec un objet métallique

LAS JOTAS



Ce sont les chants et danses folkloriques très populaires du nord de l'Espagne, à l'exception de « Cataluña ».

Elles ont un rythme à trois temps, comme les valse, mais plus rapide, on les danse soit en couple face à face, ou en rond avec les bras en l'air, en faisant un quart de tour sur soi à gauche puis à droite.

En voici quelques passages.

*Un cojo se cayó à un pozo,
y otro cojo le miraba,
y otro cojo le decía,
mira el cojo como nada.
Etc. etc.*

Ou bien
*Por el puente de Aranda,
se cayó se cayó.
se cayó el tío Jacinto,
pero no se mató.
Pero no se mató,
pero no se mató.
Por el puente de Aranda,
se cayó se cayó.*

Ou encore!
*Esta noche llego tarde
el asno se me escapo
si sientes pisas de burro
no te asustes que soy yo*

Une dernière!

*Te voy a tirar una breva
que te pegue en el ombligo
si te pega más abajo
la breva te da en el higo.*



«La fameuse bouteille d'Anis »

Et je m'en souviens de beaucoup d'autres, avec leurs paroles plutôt « *verdes* » (osées), ce qui était le plus souvent le cas et m'empêchent de les transcrire ici.

En été, pour « *la siega* », chaque « *finca* », embauchait le nombre de saisonniers nécessaires selon ses besoins et son étendue.

Ils venaient le plus souvent en couple et même parfois avec leurs enfants et étaient hébergés et nourris sur place.

Du côté sud de « *la finca* », se trouvaient les champs de céréales, parmi les plus petits de la zone, car on ne produisait que la quantité nécessaire pour les besoins du domaine.

Du côté nord, plus boisé ou nous vivions, c'était bien différent, les vastes prairies étaient exclusivement dédiées à l'élevage de porcs Ibériques, de « *toros de lidia* » ainsi que de chevaux, et s'étendaient facilement sur une cinquantaine de kilomètres carrés.

Partout dans la région, les terres dédiées aux céréales, étaient presque dépourvues de végétation, les champs se trouvaient dégagés au maximum et le sont encore de nos jours, ce sont d'immenses plaines plantées de blé, d'orge, d'avoine, de « garbanzos » (pois chiches) de maïs, et de tournesols.

En Castille, surnommée « *Granero de España* » ces plaines sont très comparables à celles de la région de la « *Beauce* ».

Zone située à cheval entre le département de l'Essonne au sud de l'île de France et le nord de la Région Centre, mais avec une superficie incomparable multipliée par cent.

Ça donne une image du nombre de personnes nécessaires pour « *la siega* », à l'époque.

De nos jours on peut voir des batteries de moissonneuses batteuses, se déplacer en rangs serrés et effectuer le même travail en quelques jours, avec un nombre restreint d'intervenants, pour le même résultat.

Il y avait aussi de grands silos pour entreposer le grain, blé, orge, avoine, et autres céréales nécessaires à l'alimentation des bêtes mais aussi aux besoins des hommes, pendant toute l'année.

La seule chose qui ne se faisait pas sur place, c'était le pain et je n'ai jamais compris pourquoi, car on produisait toutes les matières premières nécessaires à son élaboration.

« *la Nicanora* » comme on l'appelait, vieille automobile du boulanger dont j'ai toujours ignoré la marque, apportait le pain nécessaire, une fois par semaine.

Car le pain de la région, avec sa mie blanche et très serrée, pouvait se garder pendant toute une semaine sans qu'il durcisse exagérément.

LA MATANZA

Comme dit un proverbe Espagnol,
« *À todo cerdo le llega su San Martin* ».

Car la « *matanza* », se faisait toujours à partir de la mi-novembre, pour profiter du froid qui aidait à conserver les aliments et en particulier, les viandes.

Toutes ces denrées étaient entreposées dans les vastes bâtiments en lattes de bois, qui servaient à conserver les quantités immenses de jambons, chorizos, saucissons et toute sortes de charcuterie et bien d'autres parties du porc, séchées, car comme on dit,
« *tout est bon dans le cochon* »

Tout cela, était entreposé là, accroché à des perches en bois suspendues à l'air libre, sur plusieurs étages, après avoir été enduits d'un mélange d'épices et saionnés selon des recettes ancestrales.

Et bien sûr, du sel ou « *pimenton* », (variété de paprika) seule manière possible pour conserver les viandes à cette époque où les chambres froides ou autres frigos n'existaient pas encore.

Ceci devait permettre de nourrir tout ce petit monde qui vivait presque en léthargie, patrons et employés, complétés par les vaches, moutons, chèvres, et les nombreux animaux de basse-cour qui gambadaient pêle-mêle à leurs aises.

Pour le reste, il y avait aussi tous les produits de « *la heurta* », (gros potager) de laquelle je parlerais plus tard, car notre père en était le seul responsable.

Il y avait aussi un grand « palomar », (pigeonnier) planté là, en forme de donjon de château fort et même une Chapelle, dans laquelle une messe était célébrée chaque dimanche par un Prêtre itinérant et à laquelle chacun mettait un point d'honneur d'assister.

Pas toujours par conviction, j'imagine.

LA VIE SOUS FRANCO

N'oublions pas qu'à cette époque, nous sommes dans cette Espagne ultra Chrétienne, dirigée par le « *Caudillo* », qui se disait, pour se donner bonne conscience sans doute, fervent défenseur du Clergé en se présentant comme le rempart naturel contre son ennemi juré le Bolchevisme.

Lui qui avait combattu « *los Rojos , brûleurs d'églises et exterminateurs de Prêtres* », pendant les trois années de cette affreuse guerre fratricide.

À cette époque, la religion était affichée même sur les Cartes d'Identité, et personne ne trouvait rien à redire, ou n'osait.

Pourtant, malgré ses nombreux méfaits contre « *los Rojos* », Franco quoi que dictateur et d'extrême droite, était dans son genre un « *modéré* », car il avait refusé catégoriquement la moindre alliance avec L'Allemagne Nazie Hitlérienne, restant neutre pendant la seconde guerre mondiale.

Y compris lorsque « Le Führer » s'était personnellement déplacé le vingt-trois octobre 1940, dans son train blindé depuis Berlin, pour le rencontrer à Hendaye, ville situé à la frontière Franco-Espagnole et qu'il avait essuyé un cuisant refus concernant une quelconque alliance ou collaboration comme l'avait fait sans hésiter, « *el Duche* » en Italie.

Seuls quelques volontaires partirent faire la guerre. « *La Division Azul* » sur le front Russe et d'autres Républicains et gauchistes de tout bord, en France et en Angleterre.

Dans notre petit coin, tout était tranquille,
la Guerre Civile était finie en trente-neuf et le seul
souci de chacun était d'avoir un travail pour vivre et
pouvoir se nourrir.

LE GRAND MALHEUR



« *Francisco* »

Moi j'étais encore un bébé, quand l'impensable s'abattit sur notre modeste famille.

J'avais un an et demi quand notre grand frère Francisco né le vingt-trois avril mil neuf-cent quarante-huit, tomba gravement malade d'une leucémie foudroyante.

J'étais beaucoup trop jeune pour m'en souvenir, mais quelques fois j'ai comme des flashes, ou je vois mon frère me prendre dans ses bras.

Je ne sais vraiment pas quoi penser, des souvenirs gravés dans mon subconscient, ou des anecdotes que mes parents m'auraient raconté plus tard ?

Pour nos parents, ce fut l'enfer, surtout pour notre père, qui malgré ses efforts ne s'en est jamais vraiment remis, par faute d'aide sans le moindre doute, la Psychologie l'aurait sûrement soulagé, mais c'était inaccessible pour lui à cette époque.

Je pense bien humblement, que ma présence et surtout la venue plus tard de ma sœur Pili, puis de mon frère Paco par la suite les ont beaucoup aidé à poursuivre leurs vies de manière la plus « *normale* » possible.

Car dans cette Espagne de mille-neuf-cent-cinquante-trois, la Médecine était encore balbutiante, malgré le fait que Salamanca, Capitale de notre Province, était à

la pointe du progrès en médecine, car elle possédait l'Université la plus ancienne d'Europe, Contemporaine de la Sorbonne à Paris, avec ses célèbres facultés de Médecine et de Droit entre autres.

L'hémodialyse n'existait pas et on ne savait pas encore conserver des poches de sang comme aujourd'hui. Alors la seule solution était la transfusion en direct, du donneur au patient.

El le seul donneur compatible dans notre entourage, était notre père qui avait le groupe universel (O négatif). Et pour compliquer les choses nous étions à plus de vingt cinq kilomètres de la Capitale, et sans le moindre moyen de transport personnel.

Nonobstant, « *Jaime* » le plus jeune des quatre enfants de Don Amador, avait une Ford, et malgré son statut de fils du grand patron, proposa à notre père de les conduire tous les deux jours à l'hôpital de Salamanca pour pratiquer les transfusions.

Quand ils revenaient de l'hôpital, Francisco rayonnait et était de nouveau en pleine forme, mais notre père

tenait à peine debout et il fallait recommencer tous les deux jours.

Notre père était complètement épuisé, car il devait aussi assurer le travail de la « *huerta* » et puis de toutes manières, la fin était plus que prévisible, ça ne pouvait pas durer longtemps.

Donc les Médecins ont catégoriquement refusé que ça continue, car dans ce cas, les deux allaient y laisser leur vie.

Alors la mort dans l'âme nos Parents ont dû décider du jour ou tout serait fini pour notre grand frère Francisco.

Comment peut 'on prendre une telle décision pour son enfant ?

Comment est-ce humainement possible ?

Je suis complètement incapable de répondre à cette question.

Le jour venu notre père fou de douleur, au petit matin

pendant que notre mère s'était assoupie, pris Francisco dans ses bras et partit à pied à travers bois rejoindre « *El coche de linéa* » qui passait tous les matins sur la route, et qui emmenait les voyageurs qui désiraient se rendre à la Capitale.

Notre mère s'étant réveillée, partit aussitôt prévenir le « *Capataz* » qui comme chaque jour, faisait sa ronde à cheval et finirent par rattraper notre père avec son fils dans les bras, avant qu'il ne prenne l'autocar.

Je n'ose imaginer la tragédie qui dut se dérouler à ce moment-là, mais avec certitude, extrêmement horrible et insupportable pour nos parents.

Et puis notre grand frère Francisco partit pour une autre vie dans un « *Nouveau Monde* ».

C'était le vingt-cinq avril mil neuf cent cinquante-trois.

La souffrance de nos Parents à dû être atroce.

Car pas la moindre aide de l'état, ni des organismes sociaux ou sanitaires.

La Psychologie, était à peine existante à cette époque, et seulement pour une élite assez riche qui pouvait se permettre pour de payer les services d'un Spécialiste.

Et pour notre mère pas de répit, car en plus du travail domestique, elle devait prendre soin de moi et des tâches d'intendance pour la maison, quand à notre père, il n'avait pas d'autre choix que d'aller travailler, car pas de chômage ni la moindre aide financière.

C'était déjà inespéré que Don Amador lui avait assigné pour le soulager, le seul soin de « *la heurta* », ce qui n'était déjà pas une promenade de santé, car elle était immense pour lui seul.



« Entée de la Finca »



« Carrascal »

DEUX HEUREUX ÉVÈNEMENTS

Le 18 février 1955 vint au monde ma sœur Pili.
Née non loin de là, à « *Linares de Rio Frio* », village de
notre mère, dans la maison de notre grand-mère
Ramona.

Je n'étais plus le seul enfant, nous étions désormais
quatre dans Notre Maison de la Prairie.

Puis, le 01 novembre 1956

Naquit mon petit frère Paco.

Lui vit le jour, comme moi, à « *Carrascal* » dans notre
Maisonnette et dans les mêmes conditions que moi.



« *Pili y Paco* »

À cinq, ça commençait à faire une belle famille et nous étions heureux.

Je crois que la venue de ma sœur et mon frère firent moralement beaucoup de bien à nos parents, surtout à notre mère, car en ce qui concerne notre père, même s'il s'est toujours efforcé de ne rien laisser paraître, pour préserver notre bonheur et notre insouciance,

il garda à jamais au plus profond de lui, une blessure qu'il ne pût jamais chasser.

Bien des fois, j'ai voulu parler avec lui, de Francisco, notre grand frère, mais je n'ai pas osé, car je savais que ça lui ferait trop mal, alors j'y ai renoncé.

Car lui il n'en parlait jamais, c'était la seule façon qu'il avait trouvé pour se préserver, et aller de l'avant.

Notre mère, était extrêmement pudique sur ce thème aussi, nous avons eu malgré tout quelques détails, mais on voyait que ça lui faisait du mal de l'évoquer.

Nous avons donc dû nous contenter, en tout cas en ce qui me concerne de bien peu, j'aurais tant voulu en savoir bien d'avantage.

Mais je respecte leur attitude car chaque personne est unique et fait au mieux quand elle est confrontée à un tel drame.

Ma mère m'a malgré tout donné quelques détails du peu que je sais sur notre frère, mais mon père ne m'en a dit que quatre mots.

Un jour, au mois d'aout mil-neuf-cents-soixante et onze, alors que nous vivions en France depuis plus de dix ans, nous sommes allés à la « *Finca* » rendre visite à Don Amador et sa famille.

Sur ce même chemin caillouteux et poussiéreux qui menait à leur demeure et qui n'avait pas changé depuis des lustres, se trouvait un peu en contre bas, le petit cimetière personnel de la propriété, aux murs extérieurs blancs un peu délabrés et en passant devant en voiture, notre père prononça les quatre mots suivants.

« *Aqui esta vuestro hermano* » (Ici est votre frère).

Ce sont les seuls que je n'ai jamais entendu de sa bouche, ça en dit long sur ce qu'il a dû endurer toute sa vie, car il était très pudique sur ses sentiments, et en aucun cas il nous aurait fait partager sa peine.

Pourtant toute notre vie, nous l'avons connu aimant, joyeux et avec toujours le sourire aux lèvres.

Car j'en ai la certitude, si nos parents ont toujours été si réservés au sujet de notre grand frère, c'était uniquement dans le but de nous protéger.



Dernière visite à « Nuestra Casita de la Pradera

LA HEURTA

La heurta, était un immense potager qui devait approvisionner en légumes de toute sorte, l'immense propriété durant toute l'année.

Et notre père était seul, pour s'acquitter de cette tâche. Il bêchait, semait, plantait, récoltait et apportait chaque jour les légumes frais à la cuisinière des « *Tabernéro* » pour les besoins quotidiens.

Quand je fus plus grand, il m'emménait très souvent avec lui.

Bien que la « *huerta* » ne fût pas très éloignée de notre maison, inexorablement, tous les jours vers quatorze heures, notre mère partait avec son panier en osier lui apporter le déjeuner qu'il prenait sur place.

J'adorais traîner parmi tous ces légumes, mais surtout quand il arrosait l'ensemble de « *la heurta* », j'aimais ramasser les rainettes et les salamandres qui passaient par le gros tube d'arrosage, et qui s'échouaient sur la terre sèche.

Moi je les prenais et les remettait dans l'eau.

Car juste à côté, il y avait « *una charca* », sorte de Réservoir d'eau en terre, qui étaient alimentée naturellement par une petite source et aménagée avec une grosse vanne que notre père actionnait des que besoin.

Il avait aménagé les sillons de telle sorte que l'arrosage se fasse tout seul, c'était une véritable œuvre d'art.

Une fois la vanne ouverte, l'eau suivait inexorablement un vrai labyrinthe qui allait jusqu'à la fin sans la moindre intervention de quiconque.

C'était un travail d'une inventivité géniale.

LOS COCHES DE LÍNEA



Quelque fois nous prenions « *el coche de Línea* » (autocar) pour aller à la Capitale afin d'acheter des vêtements, des chaussures ou d'autres affaires nécessaires pour la maison, que nous ne trouvions pas sur place ou dans les villages environnants.

Nous partions à pied avec ma mère, de bonne heure pour le rejoindre, lorsqu'il passait sur la route.

Lorsque notre grand-mère Ramona était avec nous, un mois sur deux, le deuxième mois elle le passait à « Tamames » chez notre tante Pilar, elle gardait Pili et Paco.

Sinon nous allions tous les quatre, ma sœur Pili était encore petite, mais elle trottaient déjà très bien, quant à Paco ma mère devait le porter le plus souvent dans les bras.

C'était comme un jour de fête, car je savais que j'allais pouvoir lui soutirer quelques pièces pour nous offrir des bonbons, ou bien un morceau de « *Tourron de la Alberca* » que l'on vendait au poids, car c'était de gros pavés élaborés artisanalement, que l'on découpait à la demande, et qui étaient vendus au poids. Les mêmes artisans vendaient du miel, des broderies faites main et bien d'autres choses, comme des « *botijos* » et une multitude de pièces et objets en terre cuite.

Moi j'adorais les sifflets en sucre très durs avec un pois chiche à l'intérieur, quand j'en avais assez de siffler, je le croquais et bien sûr aussi, les fameux « *chochos* » ou

bien les « *obleas* », tous deux des spécialités de Salamanca.

Quelquefois si mes parents avaient un peu plus d'argent, j'avais même droit à une petite voiture ou moto en taule peinte emboutie, que l'on pouvait faire rouler en la remontant comme une pendule.

Puis vers dix-sept heures, nous reprenions l'autocar de retour.

Les autocars presque toujours bondés, bien souvent les jeunes plus téméraires voyageaient sur la grande galerie du toit, avec toute sorte de produits et des valises , car la soute était minuscule et occupée par la roue de secours et autres outils nécessaires à la réparation des petites pannes.

Les routes de l'époque se trouvaient pour la plus part en très mauvais état et chaotiques, avec des tronçons remplis de nids de poule et les crevaisons presque quotidiennes, car les pneus des autocars étaient le plus souvent usés jusqu'à la moelle.

Alors tout le monde devait descendre pour aider le chauffeur à changer la roue.

Le pire c'était les pannes de moteur, là c'était plus compliqué, si le chauffeur pouvait remettre la machine en marche c'était bon, sinon il fallait attendre l'arrivée des secours.

Le plus souvent un tracteur remorquait l'autocar jusqu'au prochain garage, souvent éloigné de plus de trente kilomètres.

Car en Castille les villages sont très éloignés à cause des considérables superficies dédiées à l'élevage des « *toros* » qui nécessitent un immense espace pour garder les caractéristiques semi-sauvages de cette race.

Il ne nous restait plus qu'à attendre la venue d'un second car de substitution, ce qui pouvait durer de longues heures.

Bref, prendre ce transport était parfois une véritable aventure, mais c'était la seule manière que nous avions de rejoindre la capitale.

Bien souvent au retour, il nous déposait très tard, la nuit tombée, à l'entrée de « *la Finca* ».

Alors nous devions parcourir les deux ou trois kilomètres qui nous séparaient de la maison à pied en pleine nuit sur les étroits chemins caillouteux chargés de nos achats, à la seule lueur de la lune, lorsque sa très gracieuse majesté daignait nous faire la faveur de nous éclairer le chemin.

Nous devions alors faire attention aux troupeaux de « *toros* » qui dormaient en groupe paisiblement, et qui n'appréciaient guère d'être dérangés, lorsqu'ils étaient dans les bras de Morphée.

Mais malgré tout, j'étais content de ces petites aventures, qui rompaient la monotonie de notre vie quotidienne.

SALAMANCA



Salamanca, est la Capitale de Province à laquelle elle donne son nom.

Ce découpage correspond au Département Français.

Comme en France elle fait partie de la Région.

À cette époque Salamanca, avec Léon, Zamora, Valladolid et Palencia, composaient la Région de « *Castilla la Vieja* »

Aujourd'hui et depuis la nouvelle constitution, promulguée peu après la mort de Franco le vingt novembre mil neuf- cent soixante-quinze, son nom est « *Castilla – Léon* ».

Si le changement a été brutal, opportuniste et bien venu pour certains, il fut une véritable aberration pour la plus part, qui ont vu comment un Pays uni et Jacobin peut se trouver démembré et décentralisé à l'extrême et devenir une juxtaposition de petits États, avec chacun son Parlement, ses Députés, ses fonctionnaires, sa langue, sa culture, ses Lois et même pour certains, sa propre Police.

Provocant, des régions riches comme « *Cataluña* » ou « *el Pais Basco* », ayant profité des largesses du gouvernement central pendant des années et d'autres comme « *Extremadura* », « *Castilla la Mancha* » ou encore, « *Andalucia* » oubliées et laissées pour compte, avec un chômage galopant car n'ayant pas bénéficié d'une aide et un développement digne de ce nom, comme d'autres régions du pays.

Malheureusement, c'est aujourd'hui la nouvelle Espagne des Autonomies.

SALAMANCA PENDANT LA GUERRE ET AUJOURD'HUI



« *Plaza Mayor* »

C'est à Salamanca que Franco établit son Quartier Général pendant les hostilités de trente-six. Sur la célèbre « *Plaza Mayor* », considérée comme la plus belle d'Espagne.

Il y avait en plus de son Quartier Général, ses appartements, mais aussi ses habitudes.

C'est dans un bar devenu célèbre, et qui existe encore aujourd'hui, décoré à l'identique ou il prenait tous les matins son petit déjeuner favori invariable.

Un café au lait avec les incontournables

« *Galletas Maria* ».

Mais Salamanca n'est pas célèbre pour cette anecdote peu glorieuse.

Si vous y faites une visite, vous verrez que la ville, et surtout son centre, est un vrai Musée à ciel ouvert.

Vous ne trouverez pas la moindre ruine non, car tout est parfaitement restauré comme lors de sa construction,

car Salamanca est une ville vivante à tous les niveaux.

Je ne vais pas énumérer ici les innombrables choses à voir ou visiter, mais vous y trouverez la plus ancienne

Université du monde, avec ses « *Escuelas Mayores* » contemporaines de la Sorbonne de Paris,

Elle fut créé par le Roi Alfonso IX et remonte à 1218.

Même si à cette époque, il existait déjà des grandes écoles, dès ses débuts elle devint le centre du savoir de toute l'Europe.

Christophe Colomb et les frères « *Pinzon* » pour leur premier voyage, y trouvèrent tout l'ensemble du savoir pour mener à bien leur projet, avec l'appui inconditionnel des Dominicains, et du déjà célèbre Astronome, « *Zacuto* ».

Hernan Cortés, fit de même et partit pour l'Amérique à la Conquête de l'Empire Aztèque.

À partir de là, bien d'autres marins et « *Conquistadores* » profitèrent des savoirs inégalables de ses « *Catedros* » et foulèrent ses amphithéâtres.

Durant son rayonnement, une phrase populaire s'est formée

« *Qoud natura non dat, Salamantica non praestat* ».



« *Universidad* »

Elle proposa, au Pape Grégoire XIII, le calendrier Grégorien aujourd'hui utilisé dans le monde entier.

En avance sur son époque, on y vit, la première femme universitaire au monde, « *Béatrix Galindo* » (la Latina) ainsi que la première femme professeur d'université au monde. « *Lucia de Medrano* » (en 1508).

Pour établir une petite comparaison la première femme professeur à l'université de la Sorbonne fut « *Marie Curie* » en 1910.

Devenue célèbre pour ses travaux sur le “*Radium*” ayant poursuivi les recherches de son mari “*Pierre*”.

De nos jours elle continue son rayonnement, notamment avec son Centre de recherche contre le Cancer et elle possède l'un des meilleurs Départements de transplantation rénale et pulmonaire en Europe. Récemment, on a pu dénombrer jusqu'à six de ces lourdes opérations dans la même semaine. La ville classée « Patrimoine de l'Humanité » en mil-neuf-cent quatre-vingt-dix-huit par l'Unesco, est aussi connue par ses fêtes d'intérêt touristique internationales, comme la Semaine Sainte. Avec ses « *Pasos* » ses « *Capuchinos* » membres de ses nombreuses « *Comparsas* » qui parcourent toute la ville, pendant la « *Semana Santa* ».



« *Semana Santa* »

Elle attire aujourd'hui des milliers d'étudiants, surtout Nord-Américains, car on y enseigne le Castillan le plus authentique.

Parmi les monuments les plus représentatifs on y trouve, Outre « *la Plaza Mayor* », Les « *deux Cathédrales* » côte à côte, la « *Universidad Pontificia* », la « *Casa de las conchas* », el « *Puente Romano* » sans compter la centaine d'Églises et Cloîtres de tous Ordres Ecclésiastiques et le Marché couvert, ou vous pourrez acquérir, le meilleur de toute la charcuterie Ibérique, fromages, et produits de la heurta.

Et ses spatialités, comme « *el Ornazo* », « *el Farinato* » « *el bollo Maimon* » etc.

Mais aussi plus inattendu tous les produits de marée chaque matin.

En effet dès son arrivée au pouvoir, Franco décida que chaque Espagnol pourrait trouver chaque jour, les nombreux produits frais de la mer.

Il mit en place un système de distribution sans égal à l'époque, dépourvue de camions frigorifiques.

Dès l'arrivée des produits maritimes, des camions remplis des denrées et couverts de glace partaient pour chaque province.

Située en plein cœur de Castille, la ville dut son essor au XV et XVI siècle par l'étendue de son savoir, qui fit possibles, le premier tour du monde, par Magellan.

Mais il existe beaucoup disons « *d'imprécisions* » sur certains personnages.

Comme « *Magellan* » qui ne fit jamais le tour du monde, et pour cause, il mourut aux Philippines, sur l'île de Mactan, le 27 avril 1521 et ce fut « *Juan Sebastian el Cano* », qui fit donc réellement la première circumnavigation de l'histoire, et revint à Sevilla, avec sa « *Nao Victoria* ».

Mais aussi Christophe Colomb, beau parleur et aventurier, mais piètre navigateur, qui se perdit en mer à maintes reprises, à l'aller comme au retour de son voyage, lorsqu'il se retrouva sur les côtes Portugaises, ayant manqué le détroit de Gibraltar et dut suivre le littoral de de la Péninsule pour arriver à « *Sevilla* ».

La ville vit aussi passer de nombreux « *Conquistadores* »

de l'époque, comme « *Cortez* », qui conquiert le Mexique, et tant d'autres.

Mais aujourd'hui, comment évoquer Salamanca, sans parler de la « *Tuna* », ou de « *las Tunas* ».

Elles sont apparues juste après la naissance de la célèbre Université.

Fréquentée tout d'abord par les étudiants de la riche bourgeoisie Espagnole, elle se démocratisa très vite et ainsi naquirent « *Las Tunas* ».

Elles persistent encore à l'identique de nos jours.

Ce sont des groupes musicaux composés exclusivement d'étudiants de différentes Facultés.



« *la tuna* »

Il en existe dans toutes les Universités Espagnoles, mais aussi, dans tous les pays d'Amérique centrale et du sud, et même en Californie.

On en trouve quelques-unes dans certaines Universités Italiennes et Portugaises, mais avec un succès moindre.

Chaque faculté en possède la sienne.

Par exemple: « *La Tuna de Medicina* », ou encore celle « *de Derecho* », et ainsi de suite.

Leur but pour les membres, est d'avoir une activité, qui les sortent de la routine des longues études, et par la même occasion de se faire un peu d'argent de poche pour leurs loisirs les sorties et les voyages.

Ils ont la particularité invariable de porter les uniformes typiques de l'époque, depuis sa création.

Toujours de couleur noire, composé du pantalon bouffant en velours, chaussures noires à talons, pourvues d'une boucle métallique, et décorées comme à l'origine.

Et bien sûr leur célèbre cape Castillane, ornée de rubans multicolores, et des dizaines d'écussons des villes Espagnoles, et étrangères visitées.

Les instruments sont principalement la guitare, la « *bandurria* », sorte de mandoline, le tambourin, les « *castañuelas* » castagnettes, D'autres instruments en font parfois partie, comme l'accordéon, et la flûte.

La plupart du temps ils sillonnent les bars branchés de la ville et les terrasses où se concentrent la jeunesse et « *el ambiente* ».

Dans chaque bar visité, ils interprètent quelques morceaux de leurs répertoire issu des chants populaires, connus de tous, sauf peut-être des plus jeunes qui trouvent cela pas très branché, pour ne pas dire ringard, mais bon, ils jouent le jeu et tout se passe à merveille. Pour les remercier le patron des lieux, les invitent à un verre, ou leur donne quelques pièces, puis ils passent au prochain établissement.

Et le plus souvent au bout de la nuit, les accords et les vocalises ne sonnent plus tout à fait très juste, mais c'est ça aussi la particularité et le charme de « *la Tuna* ».

On peut aussi les engager pour des événements personnels, comme un mariage, ou un anniversaire. Mais le plus souvent c'est pour faire la cour à son aimée, en faisant venir nos valeureux musiciens au petit matin, sous son balcon, pour lui déclarer sa flamme, avec quelques opportunes chansons d'amour.

Si comme je suppose, l'intéressée en est ravie, je doute de l'entière approbation des voisins. Mais, malgré le désagrément tout se passe toujours idéalement.

Si tous ces groupes, n'ont pas un très bon niveau musical, il en existe pourtant, qui sont de vrais « *pros* », ils enregistrent des disques, et passent régulièrement à la Radio et à la Télévision.

EL PADRE LUCAS

« *El padre Putas* » c'est le nom que l'on donnait au Régisseur Ecclésiastique responsable des transferts des prostituées de Salamanca sur la rive gauche du fleuve à l'aide de petites barques pendant le temps que durait la Semaine Sainte.

Elles étaient logées pendant cette période, dans un Cloître de bonnes sœurs, ayant pour but de rendre pures les rues de la ville.

Cette coutume nous était racontée à l'école, par les frères Lassaliens très édulcorée bien sûr, un exemple, c'est la raison pour laquelle « *El Padre Putas* », c'était transformé en « *El Padre Lucas* » et ainsi de suite.

Mais, c'est une bien longue histoire qui appartient au passé de la ville, qui remonte au XVI siècle sous le règne de « *Felipe II* » et dont je vais essayer de vous en raconter l'essentiel.

Juste avant de son mariage avec « *Isabelle de Portugal* », le Roi qui avait seize ans à l'époque, était très religieux et sérieux à l'extrême, passa par « *Salamanca* » et ce qu'il trouva dans cet antre pourtant voué entièrement à la culture, fut inespéré.

Un lieu de débauche, luxure, amusement et de libertinage.

Car les milliers d'étudiants Universitaires et des Grandes Écoles, avaient aussi d'autres besoins après les longues et fastidieuses journées d'études.

Face à la frénésie régnante dans chaque coin de la ville, il décida de chasser les prostituées, pendant le Carême, en leurs faisant traverser le fleuve « *Tormes* »

Elles y restaient pendant toute la semaine sainte et étaient ramenées le premier lundi, après les fêtes de Pâques.

Cette coutume, est parvenue jusqu'à nos jours et c'est une véritable institution dans la Province, même si les modalités initiales ont beaucoup changé.

C'est toujours, indéniablement une grande fête très encrée et suivie dans les milieux les plus divers.

Bien sûr aujourd'hui, le « *transfert de ces dames* », n'est plus qu'un simulacre, mais les festivités restent elles bien réelles.

C'est donc « *el lunes de Aguas* » lundi de Pâques.

Jour, ainsi surnommé, car c'est sur les eaux du Tormes que les dames de petite vertu étaient rapatriées dans la ville, et rendues à leurs activités.

Une cohue impressionnante de personnes, allait les chercher sur des barques de l'autre côté du fleuve et à cette occasion était célébré un grand pique-nique

multitudinaire ou l'on dégustait le fameux « *Ornazo* ». Spécialité s'il en est, de Salamanca. Ce même jour était aussi organisé une grande fête foraine pour les plus petits. Partout sur les rives du Tormes, ou encore sur les nombreux îlots que compte celui-ci. Mais aussi, dans beaucoup d'autres endroits de la province, comme à « *Cristo de Cabrera* », ou était et continue à être célébré, ce fameux pique-nique, ainsi qu'une grande kermesse dotée de nombreux stands et animée par un grand bal populaire.

Avec « *Los Charros* » chanteurs et danseurs du folklore de la Région, qui faisaient tournoyer les inconditionnels de « *las Jotas Castellanas* », avec leurs typiques « *dulzainas, tamboriles, panderetas, castañuelas* », (flûtes, tambours, tambourins, castagnettes) et l'inévitable bouteille d'anis, dont je vous ai déjà parlé.

Même dans les plus petits villages chaque famille organise sa fête, avec le fameux « *Ornazo* » cuisiné par la maîtresse de maison, toute fière de le partager avec ses voisins.



Pique-nique du « Lunes de aguas »



« el Ornazo »

LA MORT N'EXISTE PAS

Tous ceux qui ont franchi cette première étape, dans notre monde, sont toujours là en ce moment même parmi nous, dans des mondes parallèles, invisibles pour nous, mais bien réels.

Car au risque de choquer quelques-uns ou passer pour un illuminé, « *La mort n'existe pas* » Les étapes oui par contre existent, car la conscience ne meurt pas, cette chose, ces pensées ce savoir qui est en chacun de nous et qui n'est pas matériel ni palpable, persiste au-delà de la disparition du corps qui l'abrite, lequel comme on le sait

tous, est composé de la même matière que le reste des éléments de notre Univers.

La science le prouvera peut-être un jour, mais moi, je le sais déjà.

Et j'ai la certitude, que le temps que nous passons sur terre, n'est qu'une simple étape de la Vie.

“La muerte no es el final”

J'ai entendu maintes fois cet hommage, si visionnaire écrit par le Prêtre Espagnol *Cesareo Gabarain Azurmendi*

Vous le trouverez en totalité dans une vidéo sur "You Tube", à cette adresse :

www.youtube.com/watch?v=NBAXYoCCI4g

Voici un passage :

*« Cuando la pena nos alcanza,
Por un hermano perdido*

*Cuando el adios dolorido
Busca en la Fé la esperanza*

*En tu palabra confiamos
Con la certeza que tu*

*Ya le as devuelto a la Vida
Ya le as llevado a la luz*

*Ya le as devuelto a la Vida
Ya le as llevado a la luz »*

Pour moi ces vieilles paroles, sont splendides et frappantes de lucidité et d'espoir.

MONDES PARALLÈLES

L'existante de « *Mondes parallèles* » sont pour moi une évidence.

Mais je ne suis pas le seul à penser cela.

Car qui suis-je vous direz-vous pour tenir de telles affirmations et propos aussi prétentieux, avec mes bien maigres bagages.

Rien, ou plutôt si, un personne, un simple être humain comme vous, comme tant d'autres, qui réfléchit, se pose des questions, observe et écoute ceux qui « *savent* », ou en tout cas, le prétendent.

Car de plus en plus d'éminents théoriciens, physiciens et spécialistes en débattent chaque jour dans les médias et dans des livres, sur toutes ses questions éminemment existentielles.

D'où venons-nous? Ou allons-nous? Pourquoi sommes-nous de passage ici ? Dans quel but? et bien d'autres questions et réflexions sur notre existence, notre planète, notre galaxie, notre univers.

Je me suis rendu compte avec mon humble savoir, qu'au fil du temps, les esprits les plus cartésiens avec leurs assurance et affirmations indiscutables, le sont beaucoup moins aujourd'hui et ont désormais bien évolué surtout en modestie.

Ce qui paraissait, il y a peu de temps comme une certitude, n'est plus qu'une possibilité parmi d'autres.

On parle maintenant de l'existence de « *Mondes parallèles* » mais pourquoi pas.

Le joli Film « *Gost* », de Jerry Zucker, sorti en 1990 me vient de suite à la mémoire, bien sûr c'est une fiction

romancée, cela ne prouve rien, ce n'est pas scientifique je vous l'accorde, seulement ça me rassure, je ne suis pas le seul à penser à une telle possibilité.

Mais à côté de ça, il y a aussi une multitude, de faits concrets et témoignages de personnes bien réelles, qui se sont trouvées pendant un laps de temps très court sans vie, elles disent toutes la même chose,

Leurs subconscient, leur esprit, leur intelligence, vous pouvez le nommer comme vous voulez, enfin cette chose qui fait partie de nous, mais qui n'est pas physique, a quitté leur corps et se sont vus depuis l'extérieur, allongés sur leur lit d'hôpital.

De nombreuses études scientifiques faites maintenant aux États-Unis, mais aussi en France et dans bien d'autres pays, considèrent avec le plus grand sérieux ce phénomène, toutes fondées sur des expériences confirmées par des nombreux Scientifiques, Médecins et Professeurs, qui attestent de la véracité des récits de leurs patients.

Avec toujours les mêmes faits troublants, car ils ont pu décrire leur opération chirurgicale dans les plus petits détails, depuis l'extérieur de leurs corps.

Vous pouvez aussi trouver d'excellentes références dans le magnifique livre "*La vie après la vie*" du Dr Raymond Moody.



Je cite Roberto Lanza:

(La vie après la mort existe bien, selon un scientifique américain, qui pense en détenir la preuve.

Le scientifique nord-américain de la Wake Forest School of Médecine de Caroline du Nord, Roberto Lanza, affirme détenir des preuves définitives qui démontrent que la vie après la mort existe bel et bien. Lanza estime, en outre, que la mort, d'une certaine manière, n'existe pas telle que nous la concevons.

Car il existe bien une vie après la mort et les preuves se trouvent dans la physique quantique, principalement dans le bio centrisme.

Selon le scientifique, le concept de mort n'est que le simple fruit de notre conscience. « La mort n'est qu'une illusion » « Nous croyons à la mort parce que l'on nous a appris que nous mourions ».

Le concept de mort tel que nous le connaissons ne peut exister dans un sens réel et il n'y a pas de véritables frontières pour définir celui-ci. « L'idée de mort n'existe que dans nos esprits et nous y croyons parce que nous l'associons à notre corps physique et que nous savons que celui-ci est amené à disparaître », estime Lanza. Le

bio centrisme, pour Lanza, se rapproche de la théorie, développée par la physique théorique, selon laquelle il existe plusieurs univers parallèles.)

Selon le CERN :

(Des scientifiques du CERN s'apprêtent à lancer un intense projet qui pourrait prouver l'existence des univers parallèles. Le physicien Mir Faizal explique : «Nous prédisons que la gravité peut s'étendre dans d'autres dimensions et, si c'est le cas, alors des trous noirs miniatures peuvent apparaître». Ainsi, si leur expérience leur permet d'observer l'apparition de trous noirs, ce sera la preuve que le principe d'univers parallèles existe).

C'est la raison pour laquelle je sais que nos chers disparus ont juste changé pour un Monde meilleur et je suis persuadé que nous en aurons un jour la preuve irréfutable et que nous pourrons les retrouver.

Réfléchissons un peu.

Quelque chose qui ressemble à des mondes parallèles existent déjà et nous le connaissons bien.

Voici des exemples.

Des millions images des innombrables chaînes de télévision sont émises chaque jour et à toutes heures, de partout dans le monde, sous forme d'ondes hertziennes, elles parcourent l'espace, passent à travers nos maisons nos murs et de nous-mêmes.

Nous ne les sentons pas, nous ne les voyons pas, pourtant elles existent, elles sont bien là, bien réelles et elles ne se mélangent pas, les unes avec les autres.

Pourtant il suffit d'un simple décodeur, pour qu'elles apparaissent et deviennent visibles.

Et plus probant encore, si nous fermons les yeux et pensons à quelqu'un de parti, nous pouvons le voir

parfaitement marcher, courir et même évoluer dans des endroits où il n'a jamais été.

Notre Subconscient est notre décodeur.

Alors pourquoi des êtres, des esprits, consciences ou subconsciences comme il vous plaira de les appeler, ne pourraient t'ils pas circuler et exister autour de nous, sans que nous puissions les voir ?

Que savons-nous vraiment de ce monde, comment est-il, comment fonctionne-t-il, bien peu de choses je le crains.

Nous essayons de tout expliquer avec notre modeste savoir bien cartésien et sceptique, mais la réalité est je le crois, bien plus complexe.

C'est la raison pour laquelle je me permets de vous donner ma conviction « *la mort n'existe pas* », quand nous quittons ce monde, nous passons dans un autre parallèle, que nous pouvons appeler de maintes façons selon nos croyances.

Sinon pourquoi toute cette débauche d'énergie, de planètes, galaxies dans cet univers infini.

« Infini », quelle drôle de chose, comment notre mental justifie ce phénomène, chez nous tout à un début et une fin non ?

Et puis comment expliquer toute cette débauche, cette richesse, cette complexité de notre corps, cette intelligence de notre esprit, pour un simple passage dans ce monde, sans le moindre but, c'est à mon avis, tout simplement aberrant.

Non! Une telle absurdité n'est tout simplement pas possible ni même imaginable.

Autre question, tous les physiciens s'accordent pour dire que la théorie du « *Bigbang* » est le début de l'existence de l'univers, pourquoi pas, mais pour que ce phénomène se soit produit, quelque chose devait déjà exister avant, ne croyez-vous pas?

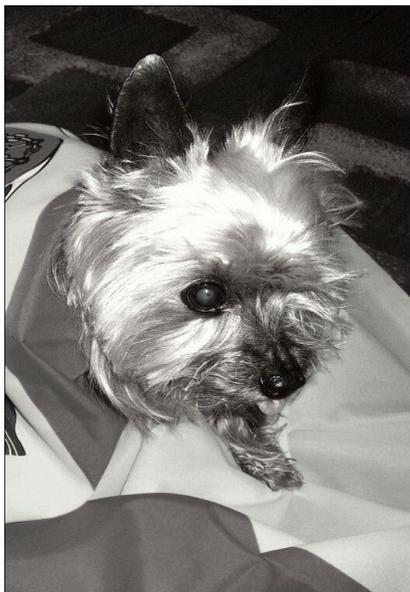
Je termine la mes explications, mes réflexions et mes croyances, car elles sont bien personnelles.

Maintenant je vous passe le flambeau, à vous de vous faire votre opinion.

Car comme je dis bien humblement, et je m'en excuse bien volontiers si cette citation existe déjà.

« Des désaccords et contradictions, naît la vérité

POUPOUN



A la question « *Les animaux ont-ils une Âme ?* », je suis persuadé que la majorité d'entre nous, répondraient sans le moindre doute par un retentissant « *non !* ».

Pourtant même si en ce qui me concerne, je pensais depuis bien longtemps, que pour certains d'entre eux, dotés d'une intelligence suffisamment développée une réponse affirmative était possible.

Aujourd'hui cette question est devenue pour moi une évidente certitude et ce sont des évènements aussi curieux qu'inattendus qui me confortent dans cette idée et qui m'emmènent sans la moindre retenue, à vous faire part de mes affirmations.

J'ignore si d'autres personnes ont été confrontées à de semblables situations, mais je peux vous certifier que tout ce qui suit, est je vous le promets, la stricte vérité.

Pour apporter de l'eau à mon moulin, je vais vous relater cette expérience personnelle bien réelle, que je n'ai jamais divulgué à personne à part Conchi mon épouse.

Les faits se sont pourtant déroulés très exactement comme je vais vous les décrire.

Peu après le départ de « *Poupoun* » notre petit Yorkshire qui nous avait accompagné si généreusement pendant plus de dix-sept ans, je ne sais plus exactement, environs une quinzaine de jours, j'ai eu une première expérience.

J'étais assis dans la chambre devant mon ordinateur et tout à coup j'ai entendu notre petit yorkshire arriver dans le couloir, j'ai immédiatement reconnu ses pas et sa façon de marcher très spécifique.

En effet, on l'entendait toujours venir, car il faisait un bruit avec ses ongles sur le sol, immédiatement reconnaissable.

Je l'ai distinctement entendu entrer dans la chambre, tourner autour de mon fauteuil derrière moi, et s'arrêter sur mon côté droit.

Je suis resté figé.

J'ai fait rouler ma chaise en arrière, très lentement, pour ne pas lui écraser les pattes, car il avait la fâcheuse habitude de se trouver toujours au mauvais endroit.

Je me suis levé de mon siège et j'ai regardé tout autour,

il n'était pas là bien sûr, en tout cas il n'était pas visible.

Je vous assure que tout mon corps tremblait.

Deux ou trois jours après, alors que je m'apprêtais à faire ma sieste quotidienne, je venais juste de me coucher et j'ai entendu « *poupoun* » venir depuis le bas du lit et se placer contre ma jambe et comme à son habitude, je l'ai parfaitement senti pousser avec ses pattes sur la couverture pour se caler au maximum contre moi.

J'ai immédiatement tendu ma main pour le toucher et je me suis exclamé « *poupoun !* ».

J'ai allumé la lumière de la chambre qui était dans le noir, et naturellement je ne l'ai pas vu.

J'ai été troublé par ces deux expériences, que je n'ai divulgué à Conchi que plusieurs semaines plus tard. Mais pas vraiment surpris, car ça m'a conforté dans mes croyances et de plus, appris que même certains animaux pourvus d'une certaine intelligence évoluée, pouvaient comme nous, avoir une « *âme* ».

Et voici une bonne référence pour affermir mes propos.

« Paroles du souverain pontife »

« *Le paradis est ouvert à toutes les créatures de Dieu* »

Vendredi 10 décembre 2016, au cours d'une allocution officielle, le Pape François a affirmé que les animaux ont une place au paradis.

«Un jour, nous reverrons nos animaux dans l'éternité du Christ. Le paradis est ouvert à toutes les créatures de Dieu »,

Les animaux auraient donc bien une âme, selon le Pape François.

LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE



Pendant la seconde République Espagnole 1931-1939, le Front Populaire, les Républicains, les Anarchistes, de tout bord et autres composants connus sous le nom de « *Los Rojos* », qui plus tard, pendant la guerre civile, montaient au front aux cris de « *Viva Rusia* »,

réquisitionnèrent partout où ils purent, les terres des grands propriétaires et les distribuèrent découpées en petites parcelles aux paysans qui en faisaient la demande.

Ce fut un véritable désastre, leur rendement tomba à un niveau qui ne suffisait même plus à faire vivre ces nouveaux propriétaires.

Car les parcelles n'étaient plus travaillées, correctement, faute de connaissances, par manque d'outils ou machines appropriés, ou tout simplement de savoir de faire, ou bien n'étaient plus traitées ou tout simplement les cultures n'étaient plus ramassées à temps.

À tel point que l'on dut importer du blé de Russie, de France et d'ailleurs, alors que Castille surnommée encore aujourd'hui, « *El granero de España* » était en excédent.

Chacun travaillait son petit lopin de terre pour ses besoins personnels, sans se soucier de celui de ses voisins et encore moins du reste de la population. Mais dans les villes ce fut la même chose, il y eut des

grèves à répétition et la délinquance explosa.
Plus personne ne voulait travailler pour des patrons
« *exploiteurs* », chacun voulait être son propre chef et
n'acceptait plus le moindre ordre ou discipline.
On ne voulait plus travailler « *por una miseria* ».

Mais ce fut l'interminable et très dure Grève des Mineurs
du Nord, qui finit par mettre le feu aux poudres.

Le Gouvernement de la Seconde République Espagnole,
ne fut jamais à la hauteur, incapable d'apporter la
moindre solution, ni même rétablir un semblant d'ordre
public.

Le dix-huit juillet mil neuf cent trente-six, Franco,
Commandant des forces Espagnoles en Afrique du Nord,
traversa le détroit de Gibraltar et commença l'occupation,
aidé par plusieurs Généraux Républicains pour chasser le
gouvernement incompétent et remettre de l'ordre dans
cette Espagne totalement incontrôlée et complètement à
la dérive.

Ce fut le début de la Guerre d'Espagne, qui allait durer
trois ans et faire plus de cinq cent mille morts,

sensiblement pour la moitié dans chaque camp.

Je ne vais pas entrer dans le récit de cette guerre fratricide, il existe beaucoup de livres et documents qui mieux informés sur le sujet, l'ont déjà fait.

La guerre finit avec la prise de Madrid.

Mais depuis longtemps le gouvernement l'avait déjà abandonné, en emportant tout l'or de la Banque d'Espagne, ainsi que des incalculables trésors, comme les tableaux du Prado, et de l'ensemble des musées de Madrid et de sa région, sans compter les biens les plus importants des riches propriétaires.

Tout cela se retrouva à Valencia.

Depuis la capitale Valencienne, le gouvernement fit transférer tout ce butin, par une caravane interminable de camions durant des nuits, pour en assurer la discrétion, au port de Barcelona, d'où tout partit, vers l'Union Soviétique.

Jusqu'à ce jour rien n'est revenu en Espagne et surtout pas les immenses quantités d'or hérités des « *Conquistadores* » d'Amérique, ni les innombrables toiles et œuvres d'art, ou bien encore, les nombreux biens personnels, confisqués aux expatriés « *Rojos* » par les

autorités Russes.

Quant aux enfants partis, par milliers, embarqués dans les bateaux, des ports du pays Basque, sous prétexte d'échapper aux Nationalistes de Franco, on vit il y a quelques années, aidés par des associations de déportés quelques vieillards égards, fouler de nouveau le sol Espagnol.

Mais pas un seul revit ses parents ou sa famille.

C'était trop tard, trop de temps était passé et ils repartirent tous, car leur nouvelle famille était là-bas. Quel gâchis, à tous les niveaux, engendré par un Gouvernement irresponsable et incapable de gérer un tant soit peu son peuple.



L'APRÈS GUERRE

L'Espagne déjà dévastée par la Guerre Civile, était étouffée, au bord du gouffre prêt à exploser.

Car à la différence de beaucoup d'autres Pays, elle n'avait pas reçu la moindre assistance pour sa reconstruction.

Ayant été neutre pendant la seconde guerre mondiale, elle n'a pas bénéficié du fameux « *Plan Marshall* » mis en place pour aider les nations Européennes qui y participèrent, à se reconstruire, malgré l'appui apporté aux nombreux maquisards Français ou pilotes Anglais abattus par les Allemands qui traversèrent les Pyrénées pour se mettre à l'abri, secourus par la population, mais aussi très souvent par la Guardia Civil.

Mon oncle Bernardino, le frère de notre mère, étant mobilisé à cette époque, participa à cette affreuse guerre, il resta dans l'armée pendant presque quatre ans. Il fut de toutes les grandes batailles, et parcouru le pays, au fur et à mesure de l'avancée des Nationalistes.

Il faillit y rester notamment, lorsqu'il se trouva encerclé, par « *los Rojos* », pris dans la souricière du célèbre « *Alcazar de Toledo* ».

Finalement les troupes Nationalistes réussirent à faire lever le blocus et il fut libéré avec le petit nombre de combattants encore en vie, présents à l'intérieur.

Notre père étant encore trop jeune pour être mobilisé, ne participa pas directement à la guerre, mais par contre, il dut combattre plus tard, les nombreux maquisards Nationalistes Basques, réfugiés dans les montagnes du nord.

Ceux-là même qui plus tard, allaient donner naissance à la bande Terroriste ETA.

Il était dans les transmissions et devait s'infiltrer la nuit, pour poser les câbles qui permettaient à l'époque de

communiquer entre les différents postes avancés et le Quartier Général.

Il faisait aussi partie de « *La Banda* » de sa compagnie.



« *La Banda* »



FRANCO AU POUVOIR

L'arrivée de Franco au pouvoir, fut avant tout, due à l'échec incontestable de la seconde République : 1931 – 1939.

À l'époque, comme lors de la première : 1873-1874, les Espagnols n'étaient pas prêts pour la Démocratie.

L'Espagne n'avait pas fait comme la France sa révolution de 1789.

Et l'arrivée du Front Populaire, dans une Espagne majoritairement rurale, n'eut pas le succès auquel on aurait pu s'attendre.

De plus elle n'obéissait pas à une attente du peuple, seule une petite minorité d'intellectuels, et de Syndicats la désirait, car la classe moyenne n'existait pas.

C'est aussi la raison pour laquelle le Dictateur réussit sans mal, à fédérer autour de lui une aussi grande partie du pays.

Pourtant, dès son arrivée au pouvoir en 1936, Franco interdit d'emblée les partis de gauche « *los Rojos* » dont les membres s'exilèrent notamment en France, à Paris pour les dirigeants, comme « *Marcelino Camacho* », Leader du Parti Communiste.

Les autres membres ou sympathisants choisirent plutôt Toulouse, ou se créa une véritable petite Espagne gauchiste.

Beaucoup d'autres partirent aussi pour le Mexique.

Si malgré de nombreuses exactions surtout dans les partis d'extrême gauche Espagnole, Communistes, Trotskistes, Stalinistes et Gauchistes de toute sorte, Franco ne fut malgré tout, pas un dictateur sanguinaire comme certains voulurent le présenter.

Bien sûr, il y eut la censure de la presse, la mise hors la loi des syndicats ayant soutenu les Républicains, l'interdiction des manifestations, et surtout la répression du Communisme et de la Maisonnerie.

Ainsi que certains intellectuels engagés, comme le journaliste, poète, écrivain "*Federico Garcia Lorca*", auteur du célèbre poème « *Caminante no hay camino, se hace camino al andar* », qui fut fusillé par la « *Guardia Civil* ».

D'autres communistes et intellectuels d'extrême gauche le furent aussi, ou finirent emprisonnés, mais la plus part réussirent à échapper à l'épuration, en s'exilant à l'étranger.

Il n'y eut malgré tout, pas une chasse aux sorcières systématique.

Seuls les éléments des groupes Phalangistes, se montrèrent plus zélés.

Franco, les évinça très vite du pouvoir, car ils commençaient à prendre une trop grande importance et ne resta qu'une relique, parmi les plus modérés, qui finirent par se fondre dans « *el Movimientto* ».

Le gouvernement de Franco, fut dénigré par de nombreux Républicains, surtout les plus gauchistes, mal informés par une presse totalement vouée à l'extrême gauche, en Europe.

Comme la controverse qui existe sur le bombardement de « *Guernica* » le 26 avril 1937.

À ce sujet, je ne peux que citer les différentes sources et constater qu'elles sont totalement le fruit d'une propagande systématique des différents camps.

On sait seulement avec certitude qu'elle fut menée par la Légion « *Condor* » de l'aviation Allemande, appuyée par celle de l'Italie.

Quant au nombre de victimes, elle oscille entre 123 morts selon l'État Civil, 250 selon du journal ABC et 2000 à 3000 selon la propagande des « *Rouges* » exilés en France.

Le journaliste Vicente Talón dans son « *Arde Guernica* » (San Martín, 1970), Est arrivé à la conclusion qu'il n'y aurait pas eu plus de 200 morts.

Selon Galland, la Légion Condor avait été chargée de détruire le pont de « *Rentería* », mais le mauvais temps les enduit en erreur, et l'aviation Italo-Allemande, largua les bombes sur Guernica, qui n'avait selon eux aucune utilité stratégique.

Où est la vérité, nous ne le saurons sans doute jamais avec certitude, ce que l'on peut dire sans se tromper c'est que ce fut un massacre inutile, et à tous points condamnable.

En Espagne Franco eut une image bien différente, même si l'on ne peut nier, une indubitable répression de certains mouvements contestataires et plusieurs procès bâclés par des juges voués inconditionnellement à sa cause.

Mais beaucoup de méfaits qu'on lui attribua, ne furent que des rumeurs savamment rependues par l'opposition en exil.

Les exécutions, qui furent malgré tout nombreuses, étaient surtout des règlements de compte dans les villes, mais surtout à la campagne, dans les villages.

C'était très facile de se débarrasser d'un concurrent, d'un voisin gênant, ou même d'un membre de sa propre famille.

« *El Caudillo* », ne fut jamais intéressé par une quelconque conquête de nouvelles terres, comme ce fut le cas par « *Hitler* », ou « *Joseph Staline* » et bien avant, « *Napoléon* » qui eux furent de véritables sanguinaires, en envahissant la plupart des pays d'Europe avec la plus grande cruauté, tuant et pillant tout ce qui pouvait l'être, avec pour seul but d'annexer les nouveaux territoires.

Sa seule ambition, fut d'en finir avec le chaos ou se trouvait l'Espagne, de ramener la paix et essayer d'apporter une certaine prospérité.

Car le pays était en ruines, plus de travail, plus la moindre production, tout devait être importé, à des prix prohibitifs bien sûr, car plus personne ne travaillait les terres morcelées en petites parcelles par l'extrême gauche.

Parti sans doute d'un bon sentiment, mais totalement inefficace.

Le nouveau gouvernement en regroupa la plus part, qui purent de nouveau être exploitées avec efficacité.

On mit aussi en route un vaste chantier de constructions, ponts, routes, bâtiments administratifs, mais surtout de nombreux barrages hydrauliques sur la moindre rivière, permettant l'irrigation de nombreuses terres arides du centre et du sud et qui servaient aussi, à la production d'énergie électrique, que l'on devrait acheter à la France, car les centrales électriques à charbon du Pays

Basque avaient été saccagées par le personnel gréviste, avant l'arrivée des Nationalistes.

Sans compter la mise en place de la Sécurité Sociale Espagnole, en pleine guerre en 1938, et les Centres de Santé Pluridisciplinaire.

Avec des médecins et personnel fonctionnaires payés par la Sécurité Sociale et pratiquant la gratuité des soins, ainsi que la délivrance des médicaments en pharmacie.

Ce sont là quelques exemples de mesures prises par Franco, totalement méconnues à l'étranger, car non relayées par la presse.

Il y eut aussi, l'attribution de deux paies Supplémentaires par an, une au mois de juin et l'autre au mois de décembre.

« *las pagas extras* », qui étaient versées à tout le monde dans le secteur public et privé, y compris pour les chômeurs, les retraités, les veuves et les invalides.

Toutes ces mesures sont toujours en vigueur aujourd'hui, car aucun gouvernement de droite comme de gauche n'a osé la remettre en cause.

Je peux le certifier aisément, car j'en bénéficie personnellement, pour mes quelques années travaillées en Espagne.

Et je connais peu de Pays, ou de telles lois existent, même de nos jours.

On distingué bien là, le manque fragrant d'objectivité de certaines médias, car si l'on pouvait lire à pleine page dans la plus part des journaux, les méfaits du « *Caudillo* », dénoncés avec raison, rien ne filtrait de ce qu'il apportait de positif à la population de son Pays.

Je peux me permettre d'apporter ce témoignage, car y ayant vécu et voyagé, pendant des années, je sais qu'à cette époque, on pouvait sans crainte, laisser sa porte ouverte sans le moindre danger et se promener à n'importe quelle heure de la nuit, sans être inquiété.

Malgré tout, en ce qui me concerne, je ne suis pas un inconditionnel de Franco, ou d'un quelconque autre dictateur et je ne l'ai jamais été.

Mais ce qui serait encore plus grave à mes yeux, un « naïf », j'essaie tout simplement être objectif et

« *Rendre à César, ce qui lui revient* »

Je suis pour la Démocratie, oui la Démocratie, mais aujourd'hui elle n'est plus adaptée à notre temps, si nous n'avons pas compris cela, nous courrons le risque de la voir disparaître à jamais.

Nous devons impérativement faire quelques concessions sur nos libertés individuelles, si nous voulons qu'elle survive avec notre civilisation.

Concernant la presse, je constate que les manipulations et les désinformations, ne sont pas seulement là où on les attend.

Et je ne suis pas prêt à me laisser berner par les idées toutes faites de certains pseudos-intellectuels bienpensants, donneurs de leçons.

Nous le voyons tous les jours, dans les journaux et à la télévision, ces soit disant journalistes et chroniqueurs politiques, qui n'hésitent pas à nous abuser avec des informations sans avoir eu le moindre réflexe de les contraster ou les vérifier.

Ensuite si elles s'avèrent fausses, pas le moindre « *Mea Culpa* » ou excuse, on s'empresse de passer à autre chose, et tant pis pour la vérité.

Ils se permettent même, avec la plus grande désinvolture de nous donner leurs avis personnel ou plus grave, celui du média qui les paie.

Ce n'est pas du tout l'idée que je me fais de ce métier, pour moi on doit être neutre et rapporter exclusivement des faits avérés.

Car bien entendu, on s'abrite derrière le secret professionnel bien pratique, en nous rétorquant toujours la même excuse.

« On ne peut pas dévoiler nos sources »

Alors, nombre de ces personnes soit disant démocrates convaincues, devraient se poser la question de la déontologie liée à leur profession.

Je pense sans le moindre doute, que ce beau et indispensable métier, en sortirait grandi.

LE PLAN MARSHALL

J'ai encore en mémoire le film tragi-comique que Luis Berlanga tourna en 1953, une dérision du fameux « *Plan Marshall* » destiné à venir en aide à la reconstruction des pays dévastés par la Guerre.

« *Bienvenido, Mister Marshall* »

Qui se déroule à Guadalix de la Sierra, un petit village de la région de Madrid.

Il narre l'attente de l'aide économique promise par les Américains après la seconde guerre mondiale à chaque pays pour aider à sa reconstruction.

Le convoi doit arriver à Guadalix, et le jour « *J* » tout est prêt pour décevoir « *Mister Marshall* » avec les plus grands honneurs.

Tout le monde est là sur la Plaza Mayor décorée aux couleurs Américaines. Avec fanfare, lampions, et les pancartes « *BIENVENIDOS* ».

Monsieur le Maire bien entendu, le Prêtre, ainsi que tous les dignitaires mais aussi l'ensemble des citoyens du commerçant au simple ouvrier, ou paysan.

Avec chacun en tête, ce qu'il allait pouvoir réaliser avec cette aide qui allait leurs tomber du ciel.

Mais le moment venu, le convoi tant attendu passe en trombe, dans un nuage de poussière, sans marquer le moindre arrêt.

Et soudain, tous les espoirs s'envolèrent.

Ce film montre, la bien triste réalité que l'Espagne subit après la Guerre.

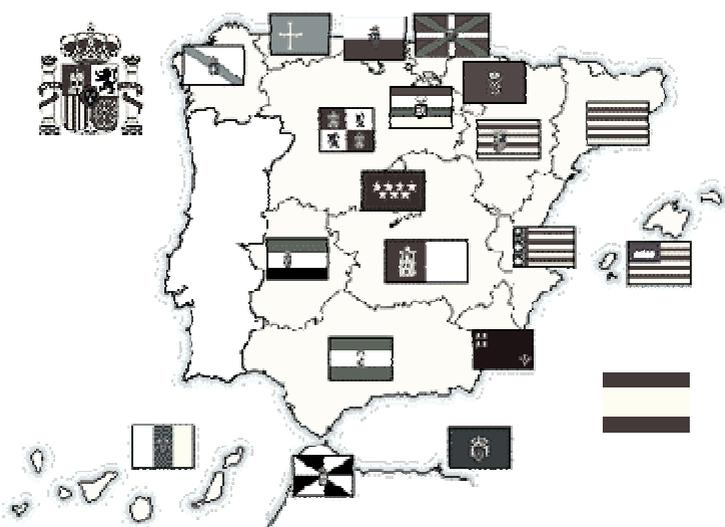
En effet, ayant gardé sa neutralité pendant les événements de trente- neuf, quarante-cinq, l'Espagne n'eut pas droit à l'aide Américaine, malgré la terrible guerre civile qu'elle venait de subir de trente- six à trente-neuf.

Avec plus d'un demi-million de morts.

Elle dû donc se reconstruire par ses propres et maigres moyens.

Ironie de l'histoire, l'Espagne fut l'un des premiers Pays à accueillir sur son sol plusieurs bases aériennes et navales Américaines, comme à « *Moron , Rota, ou encore Zaragoza* » qui persistent encore aujourd'hui, et ont même pris une part active, notamment pendant la guerre du Golfe.

L'ESPAGNE DES AUTONOMIES



Dix-sept exactement, pour un Pays grand à peine comme la France.

Calqué sur le modèle Américain, mais avec une différence évidente de superficie.

L'Espagne toute entière tiens dans un seul état des USA.

Diviser l'Espagne en dix-sept mini pays, a été pour le moins ridicule et politiquement irresponsable.

On a tout concédé surtout aux plus virulents comme Les Nationalistes Catalans et Basques.

Uniquement par peur sans doute, d'une nouvelle révolution ou Guerre Civile.

Cette nouvelle Constitution qui malgré tout a apporté la démocratie, a été pour beaucoup comme moi une véritable aberration, pour ne pas dire une trahison et une grave faute politique.

Cette situation a pris forme avec la Constitution de mille neuf cent soixante-dix-huit, qui fut un texte bâclé, sans en mesurer les conséquences.

Le Roi Juan Carlos 1er, fut choisi par Franco, pour assurer sa succession et rétablir la Royauté en Espagne, perdue lorsque Alfonso XIII, son Grand Père dut s'exiler en France.

Quant au Père de Juan Carlos, 1er le « *Conde de Barcelona* » il n'eut jamais la possibilité de régner, car Franco avait abolie et supplanté la Royauté, pendant sa dictature.

LE DÉPART DE NOS PARENTS



« Antonio y Antonia »

En 1985, nous sommes partis en Espagne pour monter une affaire dans la restauration, à Salamanca.

Mes parents nous avaient suivis et vivaient près de chez-nous, dans le même quartier.

Finalement au bout de deux ans, le travail étant très prenant et beaucoup trop dur, nous travaillions sept

jours sur sept et nous avons à peine le temps de voir nos enfants, nous avons pris la décision de déménager à Barcelona ou j'ai repris de nouveau mon travail de toujours, (le maquettage), j'ai eu aussi la possibilité d'apprendre la CAO et passer donc au numérique, qui m'a bien servi par la suite.

Mais si le travail et la ville étaient parfaits, il en était tout autre chose en ce qui concerne l'accueil de certaines personnes Inconditionnellement Nationalistes.

Nous n'étions plus vraiment en Espagne.

Conséquence de la nouvelle Constitution, accordants aux Régions autonomes, presque tous les droits, avec une décentralisation à outrance.

La plus grande autogestion régionale au monde dit-on.

Avec pour chacune son Président, son Assemblée, ses élus, flanqués de leur pléiade de fonctionnaires.

À l'école l'enseignement était entièrement en Catalan et nous avons dû subir des remarques désobligeantes,

comme « *són estranys* » (vous êtes des étrangers),
« *aquí parlem català* » (ici on parle catalan) , chose que
l'on n'avait jamais entendu lorsque nous étions en
France.

Bien entendu, ça serait malhonnête de dire que tous les
Catalans étaient comme ça et d'en faire une généralité.
Je le reconnais volontiers, car bien évidemment, j'avais
aussi de très bons copains de cette région, notamment
parmi mes collègues de travail chez « *Gamegam* » ou
« *Seat* ».

Même si je respecte parfaitement le droit Inéluctable
pour chacun de s'exprimer dans la langue de son choix,
je suis en total désaccord, quant au fait que l'on nous en
impose une qui n'est pas la nôtre, ou qui ne nous
intéresse pas.

Excédés, nous avons décidé de retourner en France, ce
que nous avons concrétisé en novembre 1992, ou j'ai
intégré le Service Design de Renault, situé à Boulogne-
Billancourt juste à côté de l'île Séguin à cette époque.

Lorsque nous avons pris la décision de revenir en France, mes parents sont retournés vivre de nouveau à Bischheim, dans le même quartier où ils avaient vécu, près de ma sœur et de mon frère.

Bien qu'ils me manquaient énormément, car auparavant je les voyais tous les jours, je trouvais cela normal que Paco et Pili, qui en avaient été privés pendant près de sept ans, puissent à nouveau profiter de leur présence.

À partir de là, je ne les vis plus que quelques week-ends très sporadiquement, mais je savais parfaitement qu'ils ne leur manquerait absolument rien, car ma sœur et mon frère étaient là, près d'eux, comme ce fut effectivement le cas jusqu'à leur dernier jour.

Quant à Pili et Paco, même si je ne leur ai jamais dit, car nous sommes tous les trois, très pudiques avec nos sentiments, je tiens à les remercier infiniment ici, pour les avoir entourés et en avoir pris soin chaque jour et à chaque instant, jusqu'à la fin.

Mon Père, je suppose était déjà malade, depuis pas mal de temps, mais il gardait tout ça secret pour lui, comme toujours, pour ne pas nous inquiéter.

Même si je voyais qu'il avait des gros problèmes, je ne le sus vraiment, que quand ma sœur me dit qu'il était à l'hôpital et qu'il fallait venir, car c'était sérieux.

Lorsque mon Père fut hospitalisé fin juillet 1999, nous sommes arrivés Conchi et moi, alors qu'il était sur son lit d'hôpital à Schiltigheim, toute la famille était là auprès de lui.

Il ne parlait et ne voyait déjà plus, mais il entendait encore.

Je me suis approché de son lit, je lui ai pris la main en lui disant

« *Soy Miguel* »

Il ne répondit pas, bien sûr mais il me serra la main fortement « *trois fois* » de suite.

Je fis de même.

Je sentis alors en lui un très doux apaisement.

Je compris qu'il m'attendait, pour me dire adieu avant de partir.

C'était sans doute ça bien sûr, mais en y repensant plus tard, il devait y avoir quelque chose de plus.

Pourquoi m'avait-il serré la main aussi fort, à trois reprises ?

Je reste persuadé que mon père avait voulu me dire autre chose de plus qu'un simple adieu avant de partir.

Cela restera une énigme, pour moi, même si j'ai peut-être une petite idée.

Puis il est parti quelques heures après au cours de la nuit. C'était le Premier Août 1999.

Pour nous il fut, et restera pour toujours un Père exceptionnel, aimant, joyeux et bienveillant, jusqu'au bout.

« Hasta luego, Papá ».

« Sigue tu vida en el otro mundo con tu hijo Francisco ».

La même tragédie allait se jouer dix ans plus tard, avec la perte de notre mère, avec la différence que j'eus l'occasion de passer quelques jours avec elle, car ma sœur Pili m'avait prévenu qu'elle était hospitalisée à Strasbourg, et Conchi mon épouse et moi, sommes allés la voir, et avons pu passer quelques jours ensemble.

À cette époque, nous habitons Dourdan dans l'Essonne, et elle vivait toujours dans le même appartement de Bischheim, près de Strasbourg.

Personnellement je n'étais pas vraiment conscient de la gravité de son état, ma sœur et mon frère en savaient plus, mais ils n'ont pas voulu trop m'inquiéter.

Nous sommes allés la voir à l'hôpital, puis peu après elle semblait aller mieux, et pût même rentrer à la maison et son état paraissait s'être stabilisé.

Un jour, Conchi et moi avons même eu l'occasion de faire quelques petites promenades avec elle.

En effet, quelque fois certains patients en phase terminale, expérimentent une inexplicable récupération aussi soudaine qu'éphémère, car le corps y met toutes les forces dont il dispose encore, dans un ultime soubresaut.

C'est ce que l'on appelle. « *Le mieux avant la fin* ».

Nous sommes rentrés à Dourdan par le train, mais je savais déjà que je ne la rêverais plus vivante.

Effectivement à peine arrivés j'ai reçu un coup de fil de ma sœur Pili, me disant qu'elle était partie.

Elle s'en est allée doucement rejoindre Antonio et Francisco.

C'était le Vingt-sept Août deux-mille neuf.

« Adiós Mama un besito »,

“Papa y Francisco te están esperando con los brazos abiertos”

MON GRAND REGRET

Je regrette amèrement aujourd'hui, de ne pas avoir remercié mes parents, comme ils le méritaient.

Car ils nous ont aidé bien au-delà du normal.

Lorsque Celina était bébé, mais aussi plus tard lorsque nous avons déménagé à Salamanca et que nous habitons dans le lotissement « *el Encinar* », ils ont toujours été là, notamment, lorsque Conchi dut venir pour m'aider à gérer nos deux établissements, puis plus tard lors de notre départ pour « *Ripollet* » en Catalogne, et que mon épouse commença à travailler à l'aéroport de Barcelone.

Peu de Grands-parents se dévouent de cette façon,
et consacrent autant de temps, à leurs petits-enfants.
Ils le firent, sans jamais se plaindre, ni demander quoi
que ce soit en retour, car pour eux c'était normal.

Celina et Diana, sont là pour en témoigner.

Et combien d'anecdotes doivent-elles avoir de tout ce
temps passé avec eux.

Elles seules le savent, elles seules pourraient les raconter.

Oui c'est pour cela que je regrette aujourd'hui, et ça me
fait mal, mais il est bien trop tard.



« *Celina y Diana con sus Abuelitos Antonio y Antonia* »

Bien entendu, leurs autres grands parents s'en occupaient aussi, surtout les samedis, lorsque nous sortions, ou que je devais aller jouer avec mon groupe de musique.

Alors nous les déposons chez les « *Abuelos* » Remedios et Martin qui nous les gardaient jusqu'au lendemain, dimanche, ou nous allions les récupérer et manger la « *Paella Valenciana* » dominicale.

Je garde un souvenir doux et élogieux de ma belle-mère
« Remedios ».

Je revois de cette petite femme déjà malade des reins
quand je l'ai connue, dans leur appartement de
Schiltigheim.

Plus tard, quand ils ont pu faire construire la petite
maison à Salinas un village de la Province d'Alicante, elle
a changé.



« Abuelitos Martin y Reme »

Son regard s'est illuminé.

Je pense que malgré les difficultés de sa maladie, elle y a vécue j'en suis certain, des moments très heureux et intenses.

Car on peut dire qu'elle l'adorait sa maisonnette.

Agrémentée de ses rosiers auxquels elle tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Avec sa superbe parcelle verdoyante complètement plantée de vignes.

C'était une femme gentille et intentionnée et pour moi la meilleure des belles-mères.

Elle m'aimait bien je le sais, et c'était réciproque.

Malheureusement, elle est partie beaucoup trop tôt.

NUEVO MUNDO

Lorsque nous vivions à Bischheim, j'avais formé un petit groupe « *Nuevo-Mundo* » avec lequel nous avons parcouru toute l'Alsace, et une partie de l'Allemagne, ainsi que la Suisse.

Sans aucune prétention, nous animions les bals publics ou privés.

J'ai des tonnes d'anecdotes, des plus invraisemblables et cocasses, qui nous sont arrivées pendant les dix années de son existence, et je pourrais vous en raconter quelques-unes si un jour il existe une suite à ce récit.



Nuevo Mundo



LE DÉPART POUR LA VILLE



« *Salamanca* »

Peu de temps après la naissance de mon frère Paco,
J'entrais dans ma cinquième année et comme c'était
obligatoire à cette époque, il fallait me scolariser.

Mais il y avait un problème et pas des moindres, le village se trouvait à environ huit kilomètres de la maison, et bien sûr pas de route, pas le moindre moyen de transport.

Il fallait emprunter un petit chemin, le plus souvent invisible, car étant très peu fréquenté, il était le plus souvent recouvert de hautes herbes.

Il sillonnait la prairie, ou l'on croisait des porcs ibériques lézardant à l'ombre de « *una encina* », ou plus inquiétant des troupeaux de « *toros* », au regard noir, plus que suspect.

Et je devais y aller seul.

Impossible à mon âge.

C'est à ce moment que nos parents ont dû prendre la décision, de laisser notre petite maison et partir pour la Capitale.

Nous avons donc déménagé à Salamanca.

Nous nous sommes installés dans la maison de notre oncle, Bernardino, parti en France peu après la fin de la

seconde Guerre Mondiale, vers mille neuf cent quarante-sept ou huit, avec toute sa famille.

À cette époque le travail ne courrait pas les rues, tandis qu'en France, tout était à reconstruire.

Beaucoup d'Italiens y avaient déjà émigré, presque tous pour travailler dans la construction.

Les Espagnols sont arrivés un peu plus tard.

L'oncle Bernardino, travaillait comme bûcheron, pour la SOFOEST « *Société Forestière de l'Est* ».

Au départ dans le Département de la Côte d' Or, puis dans la Marne, la Haute-Marne, et L'aube.

C'est là, dans un petit village appelé Éguilly - sous - Bois, à côté d'Épernay, qu'on allait se retrouver en février mil neuf-cent-soixante et un, lors de notre venue en France, mais nous verrons cela un peu plus loin.

Pour le moment nous venions d'emménager dans leur maison qui était restée vide et notre vie allait prendre un sacré tournant.

La maison se situait au numéro dix-huit de la rue « *El Cordel de Mérimo* », au sud de la ville, près du célèbre « *Puente Romano* », qui à cette époque était le seul qui enjambait « *el Tormes* », la large rivière bien que peu profonde à cet endroit, la célèbre construction bien que millénaire permettait l'accès au centre-ville située un peu en hauteur, sur l'autre rive.

Quelques années après je vis la construction « *del Puente Nuevo* », un nouveau pont à double voie, beaucoup plus large, qui facilitait le passage simultanément de gros camions, et qui contribuait aussi à soulager ce pauvre vieillard, qui en avait vu et supporté des piétons et véhicules de tout genre, depuis sa construction à l'époque Romaine.

Dès notre arrivée à Salamanca, nos parents me placèrent à l'école primaire publique du quartier.

Maria et Paco étaient encore trop jeunes, ils prenaient les enfants seulement à partir de cinq ans, dans ce temps-là.

Pour moi, habitué à passer mon temps à gambader dans la campagne, ce fut un changement de taille, d'autant que tout était nouveau pour moi.

Je n'avais pas le moindre repère, dans cet environnement si différent de celui que j'avais connu jusqu' alors.

La grande ville, les nombreuses automobiles, les gens, les bruits les habitudes et bien d'autres choses qui m'interpellaient et qui m'étaient inconnues.

À l'école ce n'était pas mieux, je me demandais souvent ce que je faisais la et dans quel but.

Mais heureusement les autres élèves étaient sympas avec moi et je ne tardais pas à me faire quelques copains.

« *Pepito* » comme ils m'appelaient le plus souvent, « *Pepe ou Pepito* » pour les enfants en général c'est le surnom que l'on donne à tous ceux qui s'appellent « *José* ». Comme « *Paco* » pour « *Francisco* ».

En Espagne, même de nos jours, beaucoup de prénoms ont un substitutif et la plus part un diminutif, c'est comme ça.

Je me suis donc finalement, bien intégré dans ma petite école du quartier, car mes copains étaient en même temps, mes voisins.

Nous portions tous, y compris le Maître, une blouse grise, exactement la même que j'allais retrouver quelques années après, quand nous sommes arrivés en France.

Je me souviens encore de mon meilleur copain « *Cuco* » qui était mon voisin, et vivait avec sa grand-mère, au numéro 16 de la même rue, car ses parents travaillaient à Madrid.

Je ne me rappelle plus de son vrai prénom, peut-être même que je ne l'ai jamais su.

Nous partions ensemble à l'école, tous les matins.

Un mois sur deux, nous avions avec nous notre Grand-Mère maternelle, « *Ramona* ».

C'était la seule Grand-Mère que nous avons eu la chance de connaître.

Notre mère Antonia et sa sœur Pilar, qui vivait à « *Tamames* » un gros village à une cinquantaine de kilomètres de Salamanca, se la partageaient en l'hébergeant chacune leurs tour, comme c'était habituel en Espagne.

Je l'adorais et nous étions heureux quand elle était avec nous.

C'était elle qui s'occupait de nous trois, car notre père partait tôt à son travail et quand elle était là, notre mère profitait pour faire quelques petits boulots, qui mettaient un peu de « *beurre dans les épinards* ».

Dans le quartier, tout le monde se connaissait et la plus part du temps nous vivions dehors.

C'est là que nous avons découvert la télévision.

Le petit bar près de chez nous était le seul à être équipé de cette boîte étrange et magique à travers laquelle nous découvrons le monde en noir et blanc.

C'était tellement extraordinaire, que nous étions tous, enfants et adultes ébahis par cette étrange chose, ça nous semblait irréel.

Je découvris aussi le Cinéma, quand quelques fois mes parents m'emmenaient voir un film de « *Joselito* ».

Ils sortaient quelque fois en ville, le plus souvent avec notre Oncle Celedonio et notre tante Manuela, Pili et Paco restaient à la maison avec Grand'mère.

Là j'avais le droit aussi de boire un « *Coca-Cola* » ou un « *Kas naranja* ».

Lorsque nous sommes venus habiter à Salamanca, nous avons eu un chien, il était de pure race, un « *Pointer Anglais* ».

Il était de taille moyenne, couleur marron, et on l'avait nommé « *Puiter* ».

Nous lui avons construit une niche dans notre petite cour et nous l'adorions et bien entendu il venait avec nous lorsque nous partions passer l'été à « *carrascal* ».

Ce fût notre premier animal de compagnie, je ne sais pas dans quelles circonstances notre père nous l'avait offert, ni ce qu'il est devenu lorsque nous sommes partis en France.

Nous l'avons certainement donné à l'un de nos voisins.



“Abuelita Ramona”

LA SALLE



« *Colegio La Salle* »

Très vite, « *Don Amador* » proposa à mon Père de me changer d'école et de m'inscrire dans le privé, en lui disant que ce serait lui qui paierait une grande partie des frais pour ma scolarité.

Ce fut pour moi une incontestable aubaine, le fait de pouvoir intégrer une telle institution, surtout à l'époque, ou le statut social était la première condition requise pour y accéder.

Je ne remerciais jamais assez « *Don Amador* », de m'avoir offert cette opportunité.

Car c'est grâce à lui, à ses contacts, et surtout à sa générosité, que cela fut possible.

« *La Salle* » à l'époque, était le nec plus ultra en éducation.

À l'avant-garde des méthodes archaïques pratiquées depuis bien longtemps dans l'école publique, par manque avant tout de moyens.

Tout était nouveau, nous disposions tout d'abord de vastes locaux modernes, complétés d'équipements sportifs de toute sorte, une chance inespérée à l'époque.

Mais ce n'était pas tout, nous avions même une salle de cinéma privée située au dernier des cinq étages du

bâtiment, des salles de cours amples, des pupitres et l'ensemble du mobilier flamboyants neufs.

Même les outils éducatifs étaient impensables, comme un Magnétophone à bande, chose que j'ignorais jusque-là son existence.

« *La Salle* », Prestigieuse école d'origine Française créée sous Louis XIV à Reims par « *Jean Baptiste De La Salle* » en 1651.

Présente dans de nombreux pays à travers le monde. Là aussi c'était un changement considérable, c'était des « *Hermanos* » (Frères) habillés en soutane noire, qui nous donnaient l'ensemble des cours, y compris le sport. Le niveau, était inéluctablement bien supérieur à celui de l'école publique, les moyens aussi.

La cravate bien que non obligatoire, était la bienvenue pour tous les élèves, mais une tenue impeccable demeurait de rigueur et chaque matin les frères « *Lasalianos* », vérifiaient la propreté de nos mains et nos ongles, mais aussi des cheveux et de notre tenue en général.

Nous avions tous en plus de notre cartable, un verre, dans un petit sac en tissu, que l'on nous remplissait de lait et

que nous prenions pendant la récréation vers dix heures, avec une portion de fromage, ou une part de

« *Bollo Maimon* » (Sorte de kouglof Alsacien)

Par contre, je suppose, par décision du Gouvernement Franquiste, chaque matin avant d'accéder à nos classes, nous devons inévitablement nous placer en rang parfait, le bras levé, et chanter.

« *el Cara al Sol* » hymne de la « *Falange* ».

« *La Phalange* » était un groupuscule, né avec l'arrivée du Franquisme, et dirigé par José Antonio Primo de Rivera, fils de L'ancien dictateur qui Gouverna avant la République, « *Antonio Pimo de Rivera* ».

Au début, il était surtout composé de femmes, qui venaient en aide aux plus déshérités, en apportant un soutien aux familles, puis plus tard une partie, se radicalisa et finit par devenir le groupe des basses besognes du gouvernement.

Il amplifia son pouvoir et finit par devenir un véritable parti Politique, ce qui ne plaisait plus vraiment à Franco. À l'entrée de chaque village, ils firent installer leur emblème.

« *Un joug percé de cinq flèches* »

LOS AMIGOS

Dès mon arrivée à « *la Salle* »,
je me suis fait quelques bons copains.

Le premier s'appelait « *Portilla* », qui habitait aussi près
de chez nous.

Nous traînions dans les rues du quartier pendant des
heures, après avoir fait nos devoirs bien sûr.

Il y avait aussi « *Cuco* » du quel je vous ai déjà parlé, et
surtout « *Pedro* » le futur torero.

« *Pedro Gutierrez Moya* », il venait nous retrouver tous les jours, car il habitait quelques rues plus loin, dans le « *Barrio Chamberi* » ou il était né en 1952.

Il allait devenir célèbre, le meilleur « *Maestro* » de sa génération, sous le surnom de « *Niño de la Capea* », non issu de l'école de tauromachie « *Capea* », située juste à côté.

Il achètera par la suite une « *ganaderia* » (élevage)

« *Espino Rapado* » à deux pas du petit village de San Pelayo de Guaraña, en plein « *Campo Charro* ».

On voyait déjà pointer son « *aficion* » pour la tauromachie, car à la moindre occasion il simulait les passes de « *muleta* », avec une simple chemise ou une serviette.

Pourtant issu d'une famille modeste comme toutes celles du quartier, car son père comme le nôtre, étaient aussi collègues dans la même entreprise de construction ou ils gagnaient leurs vies comme maçons.



« *El Niño de la Capea* »

En ce qui me concerne, je n'ai jamais vraiment été un « *aficionado* », je préférerais voir les taureaux déambuler à leur aise dans la prairie.

Nos parties de « *chapas* » ou « *canicas* » étaient souvent interminables, et il fallait que nos parents nous appellent à maintes reprises pour que nous daignions enfin rentrer pour dîner.

A la recrée c'était la même chose, nous formions un groupe inséparable, toujours dans la même équipe pour le foot ou le handball.

Les frères nous accompagnaient vêtus de leur soutane noire, qu'ils devaient souvent légèrement retrousser pour ne pas s'y prendre les pieds.

Cela nous provoquait systématiquement des fous-rires que nous essayions de dissimuler pour ne pas les vexer.

Pas la suite, comme je le sais maintenant, la vie allait nous offrir des destins bien différents.

Mais je suppose que c'est pareil pour la plus part des personnes.

Mais les souvenirs parfois tenaces, nous font repenser à ces instants, que nous aimerions tous à un moment où un autre revivre, ne serait-ce que pour quelques minutes éphémères.

« *La Salle* », formait des élèves, du primaire jusqu'au Baccalauréat,

La majorité étaient des Internes et venaient de très loin ils ne rentaient chez eux que pour la fin de semaine et les vacances.

Moi j'étais parmi les externes, qui regagnaient la maison chaque jour.



« Ma Classe de La Salle »

Si nos moyens d'étude étaient à la pointe du progrès, nos jouets, étaient eux des plus simples, et rudimentaires. Autre l'incontournable lance pierres, qui ne quittait jamais notre poche, nous avions « *la peonza* » (toupie), « *las canicas* », (billes), « *el aro* », simple roue de vélo dépouillée de l'axe et des rayons, que nous poussions à l'aide d'un guide formé par un gros fil de fer d'environ soixante centimètres, et recourbé à son extrémité en forme de U, ce qui permettait de pousser et diriger la jante à droite et à gauche, les billes, ou les « *chapas* », (des capsules métalliques de bouteilles de bière ou de sodas), dans lesquelles nous placions l'image d'un joueur de foot, ou un cycliste, puis sur lesquelles nous posions un morceau de verre, découpé avec la plus grande difficulté, avec un silex, le tout tenu en place, avec un peu de mastic.

Bien que très laborieux et difficile à fabriquer, sans les outils adéquats, nous en avons tous une bonne collection.

En parlant de collection, nous avons aussi « *los cromos* », (images de footballeurs) que l'on collait dans un petit album que nous pouvions acheter dans les

kiosques en sachets de cinq et dont nous nous échangeons les doubles.

Dans ce domaine j'étais un des privilégiés, car j'avais toujours quelques pièces de monnaie, que l'oncle « *Cele* » ou notre autre oncle « *Angel* » me donnaient de temps à autre.

Je pouvais ainsi m'offrir des « *cromos* », mais aussi, des bandes dessinées, à prix réduit dans « *el ecomomato* » de l'école.

J'aimais bien.

Celles du « *Capitan Trueno* » « *El Jabato* », ou encore « *Michel Vaillant* ».

Dans mes souvenirs, remontent aussi les « *cantines* »
Pour les jeux notamment au gendarme et au voleur.

Tous les participants se mettaient en cercle et l'un d'entre nous se plaçait au milieu et devait désigner les rôles, pointant le doigt en récitant comme ceci.

Une parmi tant d'autres :

Una, Dole

Tele, Catole

Quile, Quilete

Estaba, La reina

En su, Gabinete

Vino, El gil

Apago, El candil

Candil, Candilón

GUARDIA y LADRON

Les filles en avaient des tas aussi pour jouer à

« *La comba* »

- *El patio de mi casa, es particular...*

- *El cocherito lere, me dijo anoche lere ...*

Ect. ect. ect.

Au début de notre arrivée à Salamanca, j'étais obnubilé par le passage des trains, avec les grosses locomotives à vapeur, et leur panache de fumée que l'on pouvait voir depuis chez nous.

C'était toujours un moment impressionnant pour moi.

Très souvent lorsque nous allions à l'école et que nous passions sur le pont du chemin de fer, nous posions des capsules de bouteilles sur les rails et au retour, nous descendions dans le talus, car il n'y avait aucune barrière ni grillage, pour les récupérer toutes aplaties.

Quand j'y repense aujourd'hui, c'était vraiment d'énormes bêtises.

Toutefois, le six janvier, jour des « *Reyes Magos* », après la fête ou étaient conviés nos parents, nous avions droit à une distribution de beaux jouets en métal.

Dans une pièce plaine à ras bord, nous pouvions les choisir chacun à notre tour, en fonction des bons points accumulés pendant l'année.

C'était une journée mémorable.

L'ÉDUCATION

L'éducation des enfants avait une très grande importance, à l'école comme à la maison.

Surtout si tu voulais faire partie d'une certaine classe moyenne ou avoir accès à un emploi correct.

Par exemple le vouvoiement des parents était systématique chez nous, comme chez tous ceux que je connaissais, il nous était inculqué à l'école par les cours de morale, dans le public, mais surtout dans le privé et qui plus est chez les Frères Catholiques.

Chaque matin une phrase de morale, était écrite sur le tableau vert et dès le début des cours elle nous était expliquée et développée.

Nous avons toujours vouvoyé nos parents ça nous a semblé quelque chose de normal et nous avons continué naturellement à le faire jusqu'à leur départ.

Bien sûr aujourd'hui plus aucun enfant le fait, les coutumes ont changé et les valeurs aussi, mais à l'époque c'était la normalité.

Et même lorsque un adulte lambda te faisait une remarque sur un mauvais comportement, tu ne répondais jamais, au contraire tu l'écoutais sans rechigner.

Lorsque le professeur te punissait et à l'époque c'était assez sévère car en plus de quelques coups de règle sur les doigts, ou des douloureux étirement d'oreilles, tu devais copier une centaine de lignes, ou bien conjuguer une dizaine de verbes au « *plus que parfait* », ou à « *l'imparfait du subjonctif* », ou tout autre de ses jolis verbes irréguliers bien gratinés.

Si jamais tu avais le malheur de te plaindre à tes parents, ceux-ci t'en mettaient le double.

Par exemple, je n'ai jamais vu des parents venir protester chez le Principal, ou à un Professeur, au sujet d'une punition, quelle qu'elle soit.

C'était cela l'éducation et ça portait ses fruits, quand je vois ou on en est arrivés aujourd'hui, ça me désole.

Pour certains ça peut paraître dépassé, mais l'efficacité et les résultats, étaient incontestables.

EL PRACTICANTE

Vers l'âge de six ou sept ans, j'eus une grosse anémie et le médecin m'a prescrit trente injections de Pénicilline, suivies de trente autres, car ce n'était pas suffisant pour en venir à bout.

Je n'ai jamais oublié cet épisode de ma vie, car ce fut pour moi un véritable cauchemar.

J'allais rester pendant des années marqué par une véritable hantise des piqûres.

Mais plus que les injections, qui en soi étaient très douloureuses, c'était surtout la mise en scène qui allait me créer pendant très longtemps un véritable traumatisme.

Comme c'était au début du printemps, ma grand-mère aimait, les matins ou il faisait beau temps, sortir sa petite chaise en paille tressée sur le pas de la porte, pour prendre un peu le soleil et je sortais avec elle pour attendre notre méchant monsieur.

Avec sa sacoche en cuir noir, son air bourru et son pas lent mais assuré, nous le voyions monter la petite pente de notre rue.

Mon ventre se nouait dès que je l'apercevais.

Puis commençait le cérémonial.

Il sortait tout son attirail, de ses petites boîtes en fer blanc ou il gardait ses seringues, il les désinfectait en les faisant flamber avec un peu d'alcool.

Car c'était une véritable mise en scène.

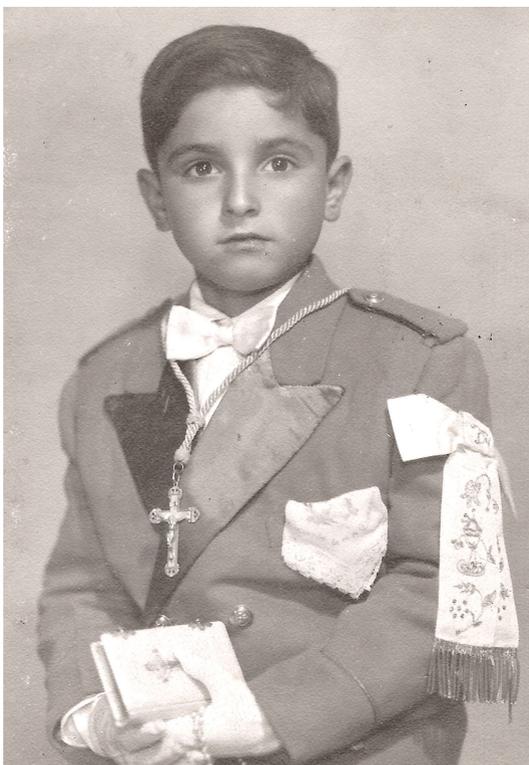
Pendant deux mois, tous les matins avant de partir à l'école, avec ma mère, ou ma grand-mère quand elle se trouvait à la maison, nous attendions « *el Practicante* », qui venait ponctuellement m'injecter le fameux liquide. Et je dis fameux car à cette époque c'était le remède miracle, qui servait à soigner à peu près tout.

En effet la « *Pénicilline G* », qui fut découverte en 1929 par le Britannique Alexander Fleming, était une véritable aubaine, et marqua un indiscutable tournant dans la médecine, tout comme le vaccin contre la rage du Français Louis Pasteur.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à mes fesses.

Et je ne dis pas cela par un inopportun manque de politesse, mais tout simplement parce que c'est à cet endroit précis de mon anatomie, que le petit homme à la sacoche noire, s'acharnait jour après jour, à me planter telle une banderille, son aiguille à la pointe émoussée depuis bien longtemps, par les longs mois de bons et loyaux services.

MI PRIMERA COMUNION



À l'âge de sept ans, comme il était habituel à l'époque je fis ma Première Communion.

Elle eut lieu dans L'église de « *Tejares* » petite localité de la proche banlieue de Salamanca, tout près de « *la Salle* ».

Tous mes oncles et mes tantes, ainsi que les cousins étaient là.

À cette époque en Espagne les filles faisaient leurs communion habillées en petites mariées, et les garçons en costume, ou plus chic en uniforme de toutes sortes, mais toujours flanqués d'une jolie garniture sur le bras gauche.

Et je dois reconnaître que j'étais un peu hautain dans mon magnifique uniforme bleu ciel d'officier de Marine. Avec ma croix, mon missel et mon chapelet tous nacrés de blanc, que je tenais dans mes mains revêtues de jolis gants immaculés.

Quand j'y pense aujourd'hui mes parents avaient dû travailler dur pour m'offrir cet habit.

Sans compter le repas pour les invités et tous les frais.

N'ayant pas de place dans la maison, mon père avait installé une grande table, à l'ombre des deux grandes vignes grimpantes qui ornaient l'entrée de la maison et

qui couvraient presque la totalité de notre cour et fournissaient un bien appréciable et agréable ombrage, les jours de soleil.

Pour le repas, pas de problème, comme il est de coutume surtout dans le Nord de L'Espagne, chacun mettait un point d'honneur à apporter une multitude de victuailles.

« *Rosquillas, empanadas, bollos* » de toutes sortes, « *mazapan* » et de nombreux plats cuisinés.

À la fin beaucoup trop comme toujours.

Pour l'occasion, mon père avait fait une folie.

Il avait acheté un poste Radio, avec son voltmètre, obligatoire à cette époque, si l'on ne voulait ne pas griller les lampes à la première utilisation et son antenne, sorte de ressort que l'on tendait à travers toute la pièce.

Nous pouvions enfin écouter les informations, des chansons, de la musique et pour ma mère et ma grand-mère, suivre les nombreuses « *telenovelas* » chaque jour. Malgré la publicité, qui à l'époque s'était déjà taillé une bonne part sur les ondes.

Mais seulement les ondes courtes, et les longues, la FM n'existait pas encore.

Nous écoutions surtout « *Radio Salamanca* » ou nous pouvions avoir les informations locales et pour une somme modique, dédicacer une chanson à un proche. Mais pour les nouvelles plus fiables, c'était « *Radio Andorra* ».

Les concours de chant, ne sont pas une nouveauté d'aujourd'hui, ils existaient déjà à cette époque, d'abord à la Radio, puis à la Télévision.

En Espagne nous avons eu nos représentants comme les célèbres Joselito et Marisol, mais aussi Manolo Escobar, Antonio Molina ou encore Rafael Farina et bien d'autres, tous issus de ces concours de chant.

Ils créèrent aussi un nouveau genre de Cinéma, « *La Comedia musical Española* » consacré presque exclusivement à la promotion et la vente de leurs disques.

LE RETOUR À LA FINCA

Lorsque nous avons déménagé à Salamanca,
« *Don Amador* » avait proposé à mon Père de venir
travailler à la « *finca* » pendant les vacances d'été.

Alors des que les cours étaient finis, c'était le départ ou
plus exactement, ils venaient nous chercher à Salamanca
avec leurs automobile.

Et c'était parti pour deux mois.

Pour nous c'était le début des vacances tant attendues et
enfin, elles étaient là, à portée de main, nous les
attendions avec tellement d'impatience.

Nos parents aussi étaient contents, même si pour eux c'était pour le travail, mais bien différent, plus détendu et plaisant.

En fait tout le monde était content et en plus des revenus assurés pendant deux mois, sans aucun frais, ce n'était pas négligeable.

Notre père retrouvait sa « *heurta* », notre mère s'occupait de laver et repasser le linge de « *Los Señores* », et nous trois, reprenions nos mêmes et amusantes bêtises.

Tout près de la maison il y avait un énorme tas de grosses pierres.

D'autres encore étaient disséminés aléatoirement un peu partout.

Les employés de « *la Finca* » les ramassaient dans la prairie les jours où ils n'avaient pas d'autres tâches.

Pour deux simples raisons, ces grosses pierres, le plus souvent dissimulées sous les hautes herbes, pouvaient blesser les cheveux, ou les « *toros* », ce qui pour ceux-ci une simple foulure les rendaient impropres à la vente.

Pour les cheveux une longue immobilisation, qui pouvaient leurs laisser des séquelles qui les rendaient inaptes à leurs travail, extrêmement difficile, ou finir euthanasiés comme en cas de fracture d'un membre.

La perte financière était donc considérable pour se permettre de courir le moindre risque.

De plus, ces pierres servaient à construire les interminables murs, le long des routes qui traversaient la « *finca* ».

Ces murs évitaient, enfin pas toujours, de se retrouver nez à nez, avec une bête sauvage de cinq-cents kilos, au milieu de la chaussée au détour d'un virage.

Cet énorme tas de pierres, était pour nous un admirable terrain de jeu.

Nous cherchions les petits lézards qui réchauffaient leurs corps au soleil et qu'à chaque fois qu'on croyait en avoir attrapé un, on se retrouvait avec un simple bout de leurs queue dans la main.

On essayait de faire des piles les plus hautes possibles, ou creuser des cavernes et c'était bien rare, lorsqu'on ne finissait pas, l'un ou l'autre, avec des doigts en sang, ou les genoux écorchés.

Et notre mère invariablement de dire

« Ya os lo tengo dicho mil veces, pero ni caso ».

Alors on avait droit au pansement maison.

Elle nous désinfectait la plaie avec un peu d'eau de vie et elle découpait une petite bandelette de tissu dans un vieux drap blanc.

« Oh ! oh ! oh ! jolie poupée »

Le plus dangereux, que l'on n'avait absolument pas le droit de faire, mais qu'on adorait, malgré la peur, c'était la chasse aux serpents.

On était vraiment inconscients, car nous n'avions pas la moindre idée du danger.

Il y en avait de toute sorte et de toutes les couleurs.

Mais ça on ne le disait pas à nos parents, on a vraiment eu de la chance car nous n'avons jamais été mordus.

Autre chose très excitante était, la chasse aux nids. C'est extrêmement facile de grimper dans les « *encinas* », car ce sont des arbres trapus avec de grosses branches très solides.

Y grimper, était un jeu d'enfant pour moi.

Mais on ne devrait surtout pas toucher les nids, sinon les oiseaux ne couvaient plus les œufs, car ils les savaient vulnérables, notre père nous le répétait tout le temps. Alors nous nous contentions juste de les regarder de près.

Les nombreuses petites sources, qui affleuraient un peu partout, étaient aussi un de nos passe-temps favoris.

Il y avait aussi « *los tira chinós* », (lance pierres) pour chasser les moineaux, mais nous les manquions toujours.

Près des points d'eau, on pouvait voir des centaines de Cigognes, elles revenaient inexorablement au printemps, après avoir passé l'hiver au sud de l'Espagne ou au Nord de l'Afrique.

Leurs nids, toujours accrochés en équilibre aux clochers des Églises, sont pratiquement indestructibles, de par leur solidité.

Car en hiver, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, rien ne peut les atteindre.

Ce sont de véritables œuvres d'art de branches entrelacées et une incontestable prouesse de solidité.

Les plus téméraires, remontaient à travers la France, jusqu'en Alsace, où l'on peut en admirer encore aujourd'hui, quelques exemplaires.



« Couple de Cigognes dans leur nid »

Mais surtout, lorsque nous venions passer les étés à « *la Finca* », pendant que notre Père s'occupait de la « *heurta* », notre mère, faisait les menus travaux chez les propriétaires, car la plupart du personnel de maison était en vacances, sauf la Señora Virginia, toujours fidèle au poste.

Elle aidait au ménage, au repassage et bien d'autres tâches dans la vaste mansion et faisait aussi la cuisine.

Pendant ce temps, ma sœur mon frère et moi, aimions faire le tour des bâtiments où étaient entreposés les nombreuses machines et outils utilisés pour les travaux. C'était une véritable aubaine pour nous, qui adorions faire la découverte de tout ce matériel.

Nous aimions aussi jouer dans la vieille calèche couverte, que Don Amador et sa famille utilisaient jadis, pour aller à Salamanca, tirée par deux chevaux, et qui était entreposée là dans une remise, il y avait aussi une vieille automobile Ford, qui n'était plus employée, car ils avaient acheté une Seat 124 désormais pour leurs déplacements. Alors nous profitions pour faire des voyages imaginaires dans la Calèche ou la vieille Ford.

D'autres fois, nous montions dans le pigeonnier, qui était une véritable tour de château fort.

La partie basse était remplie de machines, et outils de tout genre, puis il y avait un petit escalier en bois, qui menait jusqu'aux combles où se trouvait le pigeonnier. Sorte de plate-forme percée de trous sur tout son pourtour.

Les pigeons ne cessaient d'entrer et sortir, dans un vacarme indescriptible.

Je vous avoue que nous en avions peur et nous ne restions jamais très longtemps, dans cet endroit inhospitalier, alors nous préférons aller voir les petits cochons téter leurs mère ou les chevreaux.

Puis c'était l'heure du goûter et nous courrions voir la Señora Virginia, qui nous faisant un immense goûter, avec toujours son inégalable gentillesse.

Je me souviens aussi, les jours de gros orages, c'était un véritable feu d'artifice, non pas à cause des éclairs, mais les employés de « *la finca* », mettait en place une série de fusées que l'on envoyait au beau milieu des gros nuages, noirs, pour les faire éclater avant qu'ils ne se chargent

complètement d'eau et viennent déverser leurs torrent sur les cultures.

Et je dois dire que ça fonctionnait très bien, quelques minutes après, une petite pluie tombait en douceur, ce qui comblait les besoins des semences

De temps en temps, nous allions rendre visite à notre oncle et notre tante de « *Tamames* » un grand village situé plus au sud de la Province à une trentaine de kilomètres de « *Carrascal* » près de la Célèbre « *Peña de Francia* » une montagne sur la commune de « *el Cabaco* » couronnée par le Sanctuaire de « *Nuestra Señora de la Peña de Francia* » et quelques commerces de souvenirs et d'hôtellerie, qui culminait à plus de 1700 mètres.

L'accès y était très périlleux à cette époque car il fallait emprunter une petite route très étroite et non goudronnée.

« *Tamames* » était déjà à cette époque un village important, d'environ 900 habitants, vivant pour la presque totalité de l'élevage.

Notre oncle Arjimiro « *Jimi* » était Coiffeur Barbier et s'occupait aussi à ses temps libres de ses animaux, porcs, vaches laitières chevaux et animaux de basse-cour, sans oublier les terres où il cultivait les céréales pour les animaux et un peu de potager.

Les plus grands de ses cinq enfants, l'aidaient pour l'ensemble des besoins.

Notre Tante « *Pilar* » quant à elle se consacrait, outre les tâches ménagères, à la vente du lait, que les voisines venaient chercher chaque soir après la traite avec leurs cruches en Aluminium.

Leur maison était à proximité immédiate de la « *Plaza* » où se trouvaient la plus part des magasins, ainsi que L'église, et « *el Cuartel de la Guardia Civil* ».

(Gendarmerie)

À ce sujet, si l'on avait besoin des services, de ses valeureux fonctionnaires, nous avions plus de chance de

les trouver à la terrasse d'un des nombreux bars du coin, qu'à leurs poste.

Pour nous y rendre, nous empruntions « *el Coche de Linéa* » Autocar qui reliait chaque village matin et soir à la Capitale.

Notre tante « *Pilar* », est l'une des personnes les plus aimables que j'ai jamais connue.

Sa gentillesse et son dévouement n'ont pas de limite.

Bien plus tard, alors que nous habitons en France, c'était là-bas, que nous passions les vacances d'été, nous débarquions tous avec femme parents et enfants, chez eux, ou nous passions toutes nos vacances, c'était pour elle un vrai bonheur de nous accueillir.

Pourtant nous lui causions des dépenses et du travail, c'était elle qui nous hébergeait et faisait à manger pendant tout notre séjour.

Nous en avons tous gardé une multitude de souvenirs impérissables et passé des moments de pur bonheur.

En partant, nous lui laissions souvent un petit pécule bien symbolique, si l'on tenait compte des dépenses que nous lui avions occasionnées, toujours en cachette, sinon elle se serait fâché, et n'aurait jamais accepté.

Le moment du départ, était toujours émouvant et il fallait la voir pleurer, quand nous la quittions.

Elle a été et reste encore aujourd'hui une femme formidable de gentillesse et de bienveillance.

Je dois avouer, que dans ma vie je n'ai jamais rencontré de personne comme elle.



“tia Pilar, tio Jimi y Primos”

D'autres fois nous allions à « *Linares* » le village de notre mère ou à « *San Miguel* » le village de notre père, ou habitait son frère, notre oncle « *Quico* » et notre tante « *Agueda* ».

C'était l'occasion de les voir et pour notre père, de retrouver son grand frère, resté depuis toujours au village.

« *San Miguel* » se trouve juste au bord d'un précipice impressionnant, qui en empruntant sa minuscule route sinueuse, serpente la montagne et qui nous mène à un petit village engoncé au fond de la montagne, « *Valero* ».

Cette partie de la Province, est la fin de « *La Meseta Castellana* ». (Plateau Castillan)

A partir de là commence la Sierra de « *las Quilamas* », ou notre père pendant sa jeunesse, menait les troupeaux de chèvres.

Elle rejoint celle de « *las Hurdes* » située déjà dans la Province de « *Extremadura* » ou pour la petite histoire, fut tourné en 1932, le film documentaire de Luis Buñuel « *Tierra sin Pan* » (Terre sans Pain).

À L'époque certainement l'endroit le plus oublié et
miséreux d'Espagne.



« *Sierra de Las Quilamas* »

NAISSANCE DE CASTILLA

Le Royaume « *de Castilla* », est né avec l'évolution d'un petit Comté de « *Léon* » au IX siècle.

Quelques Seigneurs locaux, étant en désaccord avec le Roi de « *Léon* », qu'ils trouvaient peu entraîné à apporter des évolutions et des réformes modernes, permettant entre autre l'exploitation de la laine, matière première en abondance et de grande quantité dans la région.

Au lieu de favoriser la fabrication de tissus et vêtements sur place, tout était envoyé en Flandres, à cette époque territoire faisant partie du vaste Empire de « *Carlos V* » pour ensuite, en importer les produits manufacturés, vendus au prix fort.

Ils décidèrent alors, un boycott total des impôts.

Le Roi exaspéré, finit par leurs accorder, une sorte d'autonomie.

Le petit Comté, se mit à prospérer d'une manière fulgurante et des manufactures surgirent de toute part, apportant aussi des richesses et le bien être des habitants.

Bientôt on manqua de place et la seule possibilité de s'étendre, était de combattre « *los Moros* » et de récupérer les terres occupées.

Très vite, « *Castilla* » devint un Royaume considérable dans la péninsule Ibérique et sans aucun doute le plus important au niveau géographique, et politique.

Dès lors, surtout grâce à la Reine « *Isabel I* » mariée à « *Fernando* » Roi d' Aragon, que l'on connaîtra sous le nom des Rois Catholiques, « *Castilla* » devint le Royaume Leader de la Péninsule.

Les deux Royaumes s'étant unis, n'eurent de cesse, de combattre « *Los Moros* » qui avaient envahi dans un premier temps, l'ensemble de l'Espagne, ayant même traversé les Pyrénées, montant jusqu'à Poitiers, en France.

Mais ils furent très vite Refoulés par « *Charles Martel* », qui les repoussa au-delà des Pyrénées puis rapidement délogés du nord de l'Espagne, lors de la célèbre bataille de « *Navas de Tolosa* » en 1212 au-delà du fleuve « *El Ebro* ».

Les Aragonais, furent parfois réticents à prendre part aux incessantes batailles qui selon eux, coûtaient trop cher et ne leurs rapportaient aucun bénéfice.

Et ce fut surtout l'opiniâtreté de la Reine « *Isabel I* » qui permit de gagner des nombreux combats qui menèrent finalement à la « *Reconquête* »



« *El Cid Campeador* »

Ce sont donc les Rois Catholiques, aidés par un valeureux Chevalier connu sous le nom « *El Cid* », qui eut malgré tout, grand peine à déloger les Maures, de la côte Méditerranéenne.

Car malgré les attaques incessantes, surtout à « *Valencia* » et sa région, les envahisseurs étaient soutenus par une grande partie de la population locale, car ils leurs offraient des nombreux avantages, surtout pécuniaires.

De nos jours on continue toujours, à célébrer dans de nombreuses localités de la « *Costa blanca* »

Des fastueuses fêtes dans les rues mettant en scène les « *Moros y Cristianos* ».

El Cid finalement les repoussa, jusqu'à « *Granada* », ou ils se réfugièrent dans le Califat de « *Muhámmad XII* » connu sous le nom de « *Boabdil el Chico* » que l'on surnommait ainsi à cause de sa petite stature.

Malgré sa ténacité à s'accrocher à ce qui restait de son « *Califat* », il fut réduit à se réfugier dans son dernier bastion construit sur les collines entourant « *Granada* »

Mais la ténacité de la Reine « *Isabel I* » mit fin à l'occupation de l'Europe, par les Arabes, avec la reddition de la célèbre « *Alambra de Granada* », Château fort et ensemble fastueux de jardins et dépendances qui fut le dernier refuge du Calife.

*Il revint enfin aux mains des Chrétiens,
Le deux janvier 1492.*

Les Maures, durent retraverser le détroit de Gibraltar, escortés par les navires de la flotte Castillane.

Les Castillans s'établirent sur quelques places fortes au Nord de l'Afrique, pour en dissuader un éventuel retour. Le cauchemar avait pris fin, l'Espagne était enfin libérée.



« *Reddition des derniers Maures à Granada* »

LES SIÈCLES D'OR DE CASTILLA

Le XV et le XVI, furent les Siècles d'or pour « *Castilla* ».
D'abord avec la fin de l'occupation Islamique le deux
janvier 1492, cette même année vit aussi un autre
événement d'une remarquable importance.
La découverte de l'Amérique, par l'expédition de
Christophe Colomb et les frères Pinzon, le 12 octobre
1492.



« Premier voyage 1492 »

Comme je l'ai déjà mentionné, Christophe Colomb, était d'avantage connu pour ses exploits d'aventurier, plus que de grand navigateur.

Après avoir offert ses services à l'Italie et au Portugal qui les refusèrent catégoriquement, il se présenta à la Reine de Castille « *Isabel I* » qu'il réussit à convaincre de financer une expédition pour rejoindre les Indes en navigant vers l'Ouest, car les éminents « *Catedros* » de l'université de Salamanca, lui avaient assuré qu'il devait forcément y avoir un Continent à l'Ouest de l'Europe.

C'est donc grâce à la Reine « *Isabel I* » de Castille que Colomb réussit à équiper trois navires.

Une caraque, « *la Santa maria* » dont il fut le commandant, et deux caravelles « *la Pinta et la Niña* » Commandées par les frères « *Pinzon* », marins de grand prestige en Castille, avec pour équipage 87 homes et quelques « *hidalgos* ».

La reine ayant imposé malgré tout, que tous les membres d'équipage soient Espagnols.

Ce furent les caravelles des frères « *Pinzon* », plus rapides que la caraque de Colomb, qui découvrirent les premiers les terres d'Amérique.

Partis le trois aout 1492 du port de « *Palos* » ils atteignirent les côtes des îles Caraïbes le 12 octobre 1492. Mais « *Colon* » sur sa caraque, plus lente que les caravelles, se perdit et les deux caravelles des frères « *Pinzon* » durent l'attendre pour débarquer sur l'île de « *San Salvador* ».

De même au voyage de retour, Colomb n'ayant pas trouvé le détroit de Gibraltar, toucha terre près de Lisbonne au Portugal.



« *La Santa Maria* »

EL CANO



Contrairement à l'idée largement rependue, Magellan, navigateur d'origine Portugaise, ne fit pas la première circumnavigation du globe, même s'il fut à l'origine le commandant de l'expédition.

Pris dans une embuscade par les Autochtones Philippins, il y mourut le 27 avril 1521 sur l'île « *Mactan* » atteint au visage, par une lance empoisonnée.

Et ce fut de fait, le grand explorateur Espagnol
« *Juan Sebastian el Cano* », qui fit la première
circumnavigation du globe et qui revint à Sevilla avec les
dix-sept derniers survivants de l'expédition à bord de la
« *Victoria* ».



« *Nao Victoria* »

Ce sont là quelques vérités que je voulais rétablir, car
elles sont souvent méconnues.

NOTRE ARRIVÉE EN FRANCE

Le Général De Gaulle (1890-1970), parvenu tout d'abord au pouvoir par un Coup d'état, dans la France dirigée par le Marechal Pétain, établit un gouvernement provisoire et rejeta l'armistice avec l'Allemagne Nazie.

En 1958 un referendum plébiscita la nouvelle Constitution et la naissance de la 5ème République. Le Général, forma alors un gouvernement d'union Nationale, et nomma Michel Debré Premier Ministre.

Puis elle connaîtra une importante modification en 1962, L'élection du président de la République au suffrage universel direct.

Adoptée après un attentat qui faillit coûter la vie au Général, cette réforme permit de donner une plus grande légitimité au Président de la République.

Pour ce qui nous concerne,

En mille neuf-cent soixante et un, l'oncle Bernardino, faisait les chantiers de coupe de bois près du village « *Nançois le Petit* » dans l'Aube en Champagne.

Il était Contremaître et aussi à l'occasion, chargé par l'entreprise, SOFOEST S.A. de faire venir des ouvriers d'Espagne, comme bûcherons pour prélever du bois, pour l'industrie, mais aussi le chauffage, dans les immenses forêts de l'est de la France.

Alors il réussit à convaincre mon père et l'oncle « *Cele* », de nous faire immigrer en France.

Il y avait beaucoup de travail, en France dans ces année-là, peu de temps après la Guerre, car tout était à reconstruire.

Alors on fit venir des Italiens, pour le bâtiment et des Espagnols pour diverses tâches, plutôt dans l'industrie et le travail des bois, ainsi que comme

« *Gardienne-concierge* » pour les femmes.

C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés en France, dans un petit village appelé « *Éguilly sous-bois* » dans de département de l'Aube.



« *Éguilly sous-bois* »

Tout était prêt, une ancienne, mais coquette maison au centre du village, mise à notre disposition par l'entreprise, équipée de son poêle en fonte, et du bois de chauffage à volonté et meublée par les généreux dons des habitants.

Qui, une table, ou des chaises, d'autres un lit ou bien un buffet de cuisine, des couverts et tout le nécessaire pour la maison.

Nous ne remercierons jamais assez cette générosité inattendue de la population Française à notre égard.

Pour notre père un contrat de travail Indéfini.

Et notre inscription à l'école déjà faite.

Bref tout pour bien démarrer, dès notre arrivée.

Nous ne sommes pas venus seuls puisque l'oncle « Celedonio », le petit frère de notre mère, et la tante « Manuela » qui venaient de se marier peu avant, accompagnés de leur première fille Pépi étaient aussi du voyage et nous accompagnaient.

Mon père et notre oncle, sont venus, en janvier, pour préparer les logements, et faire les différentes démarches administratives nécessaires.

Puis notre tante Manuela et nous, au mois de février.

Je me souviens que notre père était venu nous chercher à Paris, car il fallait prendre le Métro, depuis la Gare d'Austerlitz jusqu'à la Gare de l'Est.

Et ce n'était pas évident, pour lui, car c'était la première fois, qu'il le faisait, mais tout c'est bien passé, et nous sommes arrivés à bon port, sans le moindre souci.

Comme tous les arrivant en France à cette époque, les travailleurs, mais aussi tous les membres de leurs famille devaient passer la fameuse visite médicale tant redoutée, car elle était très poussée, avec bilan sanguin radiographies et recherche de la moindre pathologie.

De son résultat dépendait le droit de rester sur le sol Français.

Pour nous, tout c'est très bien passé, pas le moindre souci médical pas même une petite grippe ou un refroidissement.

Nous avons donc eu le feu vert.

Notre père avait sa Carte de Séjour pour trois ans et sa Carte de Travail, obligatoire à cette époque, qui était toujours délivrée pour un métier donné, tu ne pouvais pas l'utiliser pour en changer.

Arrivés donc à Éguilly près d'Epernay, nos parents et oncles travaillaient tous dans la coupe des bois.

Les jeudis nous n'avions pas d'école et il nous arrivait de les accompagner dans les immenses forêts champenoises ou les chantiers étaient nombreux.

La coupe du bois, ou plutôt le prélèvement, était organisée par le contremaître responsable de chaque chantier.

Avant de commencer les grands arbres étaient marqués de façon bien distincte et parfaitement visible.

Ceux que l'on devrait laisser, ceux que l'on pouvait couper et laisser en grumes et tout le reste qu'il fallait sectionner en tronçons d'un mètre et empiler en tas appelés « *Stères* ».

Pour les bois plus petits il fallait les attacher en « *Fagots* ».

Pour cela il y avait des gabarits, sous forme de traîneaux en tubes métalliques, qu'il fallait remplir puis attacher avec deux gros fils en fer de gros diamètre, très solides.

Le salaire était payé à la tâche selon le nombre d'unités coupées et empilées.

Par la suite le débardage des grumes et du bois, était réalisé par des tracteurs 4x4 très puissants de l'entreprise.

Quelque temps après notre arrivée à « *Eguilly-sous-Bois* » dans le Département de l'Aube, je ne saurais vous dire combien de mois avec précision, nous avons dû déménager dans la Marne dans un petit village appelé « *Soulières* », là nous habitons dans une ancienne ferme, mais nous n'étions pas seuls, nous la partagions avec plusieurs familles de bucherons, quatre ou cinq, tous Espagnols que notre oncle avait fait venir de la région de Salamanca.

Les bâtiments étaient immenses et très spacieux, avec des granges, une grande cour et un immense berger.

La ferme était attenante au village et l'École communale n'était pas très loin de chez nous.



« École de Soulières »

Là aussi l'accueil des habitants fût merveilleux et il ne nous masquait absolument rien.

J'ai encore dans mes souvenirs les séances de cinéma, que l'instituteur projetait les samedis soir dans notre classe, parmi lesquelles, j'ai eu l'occasion de voir pour la première fois, « *Jour de Fête* » le fameux film de Jacques Tati.

Tout près du village, se trouvait une Base Militaire Américaine et nous devions passer devant pour rejoindre le chantier de coupe, les jeudis, lorsque nous accompagnions nos parents, les soldats sortaient pour nous distribuer des bonbons ou du chocolat.

Pour Noel, nous avions même droit aux fameuses chaussettes rouges remplies de friandises de toute sorte.



« Ancienne base Américaine »

Puis nous avons quitté de nouveau notre village et nous sommes arrivés à «*Charmont*» , situé aussi dans la Marne.

Là l'entreprise n'ayant pas trouvé de logement pour nous, on nous a construit deux chalets en bois, un pour notre oncle Celé et sa famille, l'autre pour nous, en plein centre du village.

C'était génial, tout était neuf, avec trois vrais pièces entièrement meublées et équipées avec eau, électricité et chauffage, le tout aux frais de la SOFOEST, l'employeur de nos parents.



« *École de Charmont* »

L'INTÉGRATION À L'ÉCOLE FRANÇAISE

Notre intégration à l'école ne fût pas été facile au début, car nous ne connaissions pas un seul mot de Français.

Par contre j'étais très à l'aise avec les Mathématiques en « *Calcul* » comme on disait à l'époque.

J'étais largement au-dessus du niveau de ma classe.

Par exemple, avec moins de dix ans, je savais faire une racine carrée, sans le moindre souci et les théorèmes de « *Pythagore* » ou de « *Thalès* », n'avaient aucun secret pour moi.

Par contre pour le Français, je me souviens que le maître collait sur un tableau des images de toute sorte, objets ou animaux avec leur nom en dessous.

Et ils me les faisaient lire et relire, avec la prononciation correcte.

Sinon pour le reste, la Géographie ou les Sciences il n'y avait pas de soucis, mis à part le fait que j'avais beaucoup de difficulté à m'expliquer, à cause de mon mauvais Français.

Mais j'apprenais vite et mes efforts portaient leurs fruits. La grosse difficulté, était le fait qu'il fallait déménager très souvent, au grès des besoins et des chantiers de coupe disponibles.

Nous avons parcouru une bonne partie de l'est de la France et bien sûr changer d'école à chaque fois, parfois en plein milieu de l'année scolaire.

Et puis se faire de nouveaux copains, avec des nouvelles habitudes, mais nous n'avions pas le choix, c'était comme ça dans ce métier de bucherons.

Plus tard, notre père et nos oncles se sont fatigués de cette vie de nomades et ont demandé et obtenu une nouvelle carte de travail pour « *l'industrie* ».

Dès lors nous avons déménagé dans la Meuse, dans un petit village appelé « *Morley* ».

Tous ont trouvé un nouveau travail dans la Métallurgie. Dans les Usines SALIN et Cie de Dammmarie sur Saulx et d'Ecurey.

À partir de ce moment, nous avons trouvé la stabilité aussi bien pour nos parents que pour nous. C'est donc dans l'école communale du village que nous avons pu finir notre primaire, qui à l'époque se soldait par le « *Certificat de Fin d'Etudes* », à quatorze ans.

Le Maitre s'appelait, Monsieur Lallemand.

Ce fut pour nous une intégration parfaite, dans ce petit village de la Meuse, avec des copains, plain de copains et je me souviens encore, de nos innombrables jeux et bêtises, j'ai toujours en tête beaucoup de leurs prénoms :

Alain T. Patrick F. Clade G. Jacques H. et bien d'autres.



« Notre École de Morley »

Un de nos passe-temps favoris aussi c'était la pêche.

Tous les ans Paco et moi comme beaucoup d'autres prenions notre « *Carte de Pêche* », qui était obligatoire, si l'on voulait taquiner le goujon sans se faire prendre par le Garde.

La Saulx était une rivière très poissonneuse, on y trouvait beaucoup de variétés, tanches, goujons, gardons et bien d'autres, mais la reine incontestable, c'était la truite.

Car juste avant la période d'ouverture, on y introduisait une bonne quantité pour en accentuer l'attrait et contenter les nombreux pêcheurs.

Les samedis notre classe se transformait en salle de cinéma.

M. Lallemand, déroulait l'écran au mur, installait l'énorme projecteur trente-cinq millimètres et déballait les trois ou quatre bobines du film qu'il préparait dans l'ordre pour la projection.

Les spectateurs s'installaient comme ils pouvaient sur nos chaises de pupitre, parfois un peu à l'étroit.

C'était toujours une agréable soirée pour tout le monde, même si les films n'étaient pas des plus récents.

Morley possédait une très jolie Église, ou la messe était célébrée chaque dimanche et comme la plupart des garçons du village, j'étais enfant de cœur et il m'est arrivé une curieuse anecdote.

En pleine célébration, j'étais agenouillé et je tenais l'encensoir juste devant moi, la fumée de l'encens, ajouté au fait que j'étais à jeun, car à l'époque il fallait l'être pour pouvoir communier, j'ai perdu connaissance et je me suis étalé sur le sol.

Quelques personnes m'ont très vite ramassé et emmené à la Sacristie où l'on m'a fait boire et donné deux monceaux de sucre.

Je suis vite revenu à moi, sans le moindre problème, mais c'était la première fois que j'expérimentais une telle chose, même si le prêtre nous affirma que c'était courant et que ça arrivait de temps en temps.

Dans le village, il y avait plusieurs petits commerces, où l'on pouvait trouver un peu de tout, de la nourriture, des

produits frais, des légumes, des conserves, des gâteaux et toute sorte de boissons.

On pouvait aussi se procurer les produits les plus usagers, pour la cuisine et la maison en général et même faire réparer sa voiture dans un garage.

J'aimais m'acheter les petits livres de bandes dessinées, que je dévorais.

Je pense que ça m'a beaucoup aidé pour apprendre le Français.

J'adorais les « *buck John* » ou les « *Tex Tone* » qui relataient les histoires du Farwest Américain.

On pouvait aussi s'acheter les fameux Mistrals gagnants sachets de petits granulés qui picotaient la langue et les petits caramels à un ancien Franc, ou encore, les chewing-gum « Les veinards » de couleur rose, mais si la pâte était verte tu en gagnait un autre.

À propos de ceux-ci, nous avons monté une astuce pour arnaquer la vendeuse, car on devait les déballer et s'ils

étaient de couleur verte, nous avions droit à un deuxième gratuit.

Alors nous gardions presque toujours un de cette couleur dans la poche et nous le dévalions discrètement pour s'en faire offrir un deuxième.

Je reconnais volontiers, que ce n'était pas très honnête.



« Notre maison de Morley »

C'est à quatorze ans lorsque j'ai commencé à travailler, que mon père m'acheta ma première mobylette, elle n'avait pas de ralenti, c'est-à-dire qu'on devait pédaler pour la remettre en route à chaque fois que l'on devait s'arrêter.

Ce n'était pas génial, surtout l'hiver lorsqu'il y avait de la neige ou du verglas.

Plus tard, j'ai eu droit à une Peugeot qui en était pourvue, c'était bien plus pratique.

Ce sont les deux seuls vélomoteurs que je n'ai jamais eu, plus tard à mes dix-huit ans j'ai passé mon permis et nous avons eu notre première voiture, une Simca 1300 d'occasion.

Après l'école, nous avons intégré le Centre d'apprentissage des Usines Salin, pour commencer les cours de Modeleur pendant trois ans, qui se terminèrent pour par l'obtention d' C.A.P.

Lorsque nous sommes arrivés à Morley dans la Meuse, nous avons tout d'abord emménagé dans une ancienne

maison du centre-ville, tout près de la « Saulx », jolie rivière qui traverse le village.

La maison n'était pas très vaste, mais elle possédait plusieurs dépendances, cour, granges, greniers et un grand jardin qui longeait la rivière, ce qui était pratique pour arroser les nombreux légumes que notre père s'était empressé de semer et planter.

Car il était fier de son potager qu'il soignait avec un indéniable plaisir, dès qu'il rentrait du travail.

Nous élevions des poules, des lapins, et même un bélier, qui hésitait pas à charger des nous pénétrions dans son enclos.

Plus tard, nous avons déménagé dans une nouvelle maison mitoyenne avec rez-de-chaussée et un étage, ainsi qu'un entresol.

Elle se situait à l'entrée du village, elle était plus moderne et là aussi, nous avions une grange ou notre père avait

aussitôt installé des cages à lapins, et un enclos où il élevait des poules.

Il y avait aussi un potager pour son plus grand plaisir.

Nous avons aussi deux chats, des perruches et une petite chienne « *Milou* » qu'on adorait, et qui nous le rendait bien.

Nous avons hélas dû la donner à un camarade de travail de mon père qui habitait un village voisin, lorsque nous sommes partis pour Bischheim en Alsace.



« *Miloue* »

À la fin des années soixante, notre grand-mère Ramona est venue vivre avec nous, nos parents avaient réussi à la convaincre de venir en France.

Mais elle n'est pas restée très longtemps, six mois tout au plus, car elle n'a pas réussi à s'habituer, en effet elle qui passait son temps dehors à bavarder avec ses amies, lorsqu'elle était à « *Tamames* » chez sa fille Pilar, restait la plus part du temps à la maison devant notre premier poste télé en noir et blanc, sans comprendre un seul mot de Français.

Alors elle aimait juste regarder des émissions comme « *La piste aux étoiles* » ou de variétés, de Maritie et Gilbert Carpentier et à ce sujet, je me souviendrai toujours, elle détestait Charles Aznavour qu'elle appelait « *el cansera* » (le fatigant en argot), car il passait très souvent à cette époque et débitait à chaque fois une bonne partie de son vaste répertoire.

Voilà !

J'ai décidé à ce moment, de mettre fin à cette « *Première partie* » de mon récit, en vous contant ces années, qui ont été pour moi une période heureuse et insouciante de ma jeunesse, les suivantes je le sais aujourd'hui, m'apporteront hélas des événements terribles et inoubliables, mais aussi de bonheur et d'immense espoir.

Je l'ai voulu volontairement, un peu pêle-mêle, en y associant au fil conducteur de mon enfance, une série d'informations sur les coutumes de mon temps, ainsi que quelques passages historiques, réflexions et croyances personnelles.

À partir de là, bien sûr chacun de nous trois, allait former sa petite famille bien à lui, naturellement.

Et allait commencer pour nous la « *Vie d'Adulte* ».

En ce qui me concerne, j'ai rencontré ma future épouse Conchi, un beau soir de mil neuf-cent soixante-seize,

dans la Discothèque « *Le Chalet* » située dans la banlieue nord de Strasbourg.

Nous nous sommes mariés civilement le premier juillet 1977, à la Maire de Schiltigheim et le deux juillet 1977 à, l'Église Espagnole de Strasbourg.



Miguel y Conchi 02 Julio 1977

Et malgré les épreuves de la vie que nous avons toujours su surmonter, les difficultés, les malheurs et les bonheurs nos joies et nos peines, nous avons constamment su faire face et défier le destin.

Et puis, pendant toutes ces années, je n'ai jamais cessé une seule seconde de l'aimer, et je dois dire que j'ai toujours trouvé auprès d'elle un soutien et un amour inconditionnels.

Et surtout, je ne la remercierai jamais assez de m'avoir donné mes deux soleils Celina et Diana, qui par leur seule présence, ont largement contribué à illuminer ma vie.

Nos deux trésors,

Nées toutes deux à la Maternité de l'Hôpital de Schiltigheim « *Alsace* ».

Celina, le 23 juillet 1979,

Et Diana, le 30 octobre 1982.



« Kiki et Toutou »

Aujourd'hui, elle est bien loin Notre Petite Maison, par la distance bien sûr mais surtout par la perte de cette heureuse et innocente enfance, que j'aurais tant voulu pour tous.

Mais elle reste pour moi, *La!* Quelque part bien cachée, dans un petit recoin de ma tête.

Et je suis certain que vous tous, même si dans cette vie, vous devez traverser des épreuves et des moments difficiles, ne désespérez jamais car avec certitude, un jour ou l'autre, vous serez finalement récompensés.

N'en doutez pas un instant.

CONCLUSION

Souvent, je pense à cette époque, pleine d'insouciance, que nous avons pu vivre tous les trois.

Ce fut possible, grâce au sacrifice sans limites de nos parents, qui malgré le malheur qui les toucha si profondément, se sont toujours efforcés de nous en préserver, pour nous rendre la vie aussi heureuse et belle que possible.

Ils se sont toujours battus pour nous transmettre les valeurs les plus importantes de la vie, qui nous ont permis de rester toujours unis et j'en suis fier et heureux qu'il en soit ainsi.

Arrivé à mon âge, je pense, sans la moindre hésitation, que dans cette vie, chaque enfant devrait avoir droit à

« Sa petite maison dans la prairie ».

À suivre !

NOTRE PETITE MAISON DANS LA PRAIRIE

(Aout 2017)

Du même auteur :

- Le mystérieux bunker sous Tchernobyl

(Roman)

